CAVALERIE

Le document d'information des cavaliers

« Il y aura toujours une cavalerie, c'est-à-dire une arme plus rapide que l'ensemble du corps de bataille, dont le rôle sera de reconnaître, de couvrir, de combattre, de poursuivre, qui par le fer, comme jadis par le cheval, trouvera le succès dans l'audace, la vitesse, la surprise. »

Général d'armée Maxime Weygand (1867-1965)

SOMMAIRE

EDITORIAL

Editorial, ... 4
par le colonel Lemaire

SERVAL : DE L'EMPLOI DE LA CAVALERIE

SERVAL 1 5
par le général Barrera

Aptitudes et atouts de la cavalerie blindée en phase de transition et de stabilisation : l'exemple de SERVAL 2 5
par le général Kolodziej

Des hussards parachutistes sur la piste de Tombouctou aux avant-postes de l'opération SERVAL 6
par le lieutenant Elie

Du 1er RIMa au « groupe nomade 31 » 6
par le lieutenant-colonel Girard

SERVAL 1, phase destruction : retour d'expérience du 3e escadron du RICM 6
par le capitaine Péris

Le sous-groupement blindé Désert de Tessalit : le 1er escadron du 1er REC dans les Ifoghas 7
par le capitaine Louis-Marie Velut

Les Lions de GAO 7
par le capitaine François Barthelot

SERVAL : les commandos montagne du 4e RCh en mission IMEX 7
par le lieutenant Hammouchen

La prise en compte des aptitudes du combat embarqué dans les phases de planification des opérations de SERVAL 1 : l'exemple du SGTIA 34. 8
par le lieutenant-colonel Fatinet

SERVAL VUE DE L'US ARMY

L'opération SERVAL vue par l'US Armor School 8
par le lieutenant-colonel Aubanel

SERVAL : EQUIPEMENTS

Adéquation et adaptations récentes des matériels de cavalerie 8
par le lieutenant-colonel de Fontanges

LES UNITES ONT LA PAROLE

« Esterhazy Houzards » au centre d'entraînement en zone urbaine à Sissonne - octobre 2013 9
par le capitaine Sellier

Enseignements tirés par un capitaine commandant d'escadron après une rotation blindée au CENZUB sur l'effet à obtenir sur un ennemi réel 9
par le capitaine Schnoëbelen

Le 2e régiment de hussards : un devenir résolument cavalier 10
par le capitaine Godillon

« *Lightning recon* » :« Conti Cavalerie » et les unités de reconnaissance de la cavalerie américaine . 10
par le capitaine Nopre

Les dernières recrues du 4e régiment de dragons 10
par le lieutenant Maurice

Editorial

Par le colonel Dominique Lemaire

Le colonel Dominique Lemaire est directeur des études et de la prospective de l'Ecole de cavalerie.

Les forces françaises sont engagées dans l'opération SERVAL depuis maintenant plus d'un an. La cavalerie y a été et est encore particulièrement bien employée avec un volume important d'unités. De la phase d'intervention-reconquête jusqu'à la phase de stabilisation-normalisation en cours, toutes ses aptitudes ont été mises à contribution. Malgré un contexte extraordinaire (étendue des zones d'action, ennemi, climat…), il est particulièrement intéressant et rassurant de noter que tous nos cavaliers ont appliqué ce qu'ils ont appris en s'appuyant sur la doctrine d'emploi adaptée aux contingences.

Le numéro du mois de février 2014 de la revue *Cavalerie* est ainsi consacré à cette magnifique opération SERVAL avec des témoignages de tous les acteurs, dont les généraux ayant commandé les brigades SERVAL 1 et 2, mais aussi avec un regard croisé de nos camarades américains sur cette opération.

Vous trouverez par ailleurs dans la rubrique « Les unités ont la parole » des témoignages sur la préparation opérationnelle au CENZUB, la mission particulière du 2e régiment de hussards, un échange entre un EEI et des unités de reconnaissance américaines. Enfin, malgré sa dissolution annoncée pour juillet 2014, le 4e régiment de dragons continue sa mission opérationnelle et forme ses dernières recrues.

Bonne lecture.

Retour

SERVAL 1

Par le général Bernard Barrera

Le général de brigade Bernard Barrera a commandé l'entrée en premier et le premier mandat de l'opération SERVAL alors qu'il commandait la 3e brigade mécanisée. Il est actuellement délégué adjoint de la Délégation à l'information et à la communication de la défense (DICoD).

L'opération SERVAL fut déclenchée le 11 janvier 2013, alors même que la 3e brigade mécanisée avait terminé la préparation et le contrôle de ses PC comme de ses unités Guépard. Les « Africains » de la brigade Monsabert s'apprêtaient à rejoindre les camps de Champagne pour leur EEB (espace d'entraînement brigade) de printemps. Ils n'en eurent pas le temps et furent projetés au Mali. Renforcée de capacités complémentaires (aéromobile, aéroportée, renseignement), la brigade, rebaptisée SERVAL, allait conduire durant plus de trois mois 55 opérations, réussissant à libérer un pays grand comme deux fois la France et à neutraliser les katibas d'AQMI et du MUJAO entre Tombouctou, Gao, Ménaka et Tessalit, appuyée par les forces aériennes.

Pour tous, cette « entrée en premier » restera une action offensive de grande ampleur menée au rythme des blindés parcourant de grands espaces, de point d'appui en point d'appui, au moment où certains redoutaient pour 2013 la « betteravisation » de nos forces terrestres. Lire la suite

Aptitudes et atouts de la cavalerie blindée en phase de transition et de stabilisation : l'exemple de SERVAL 2

Par le général Laurent Kolodziej

Le général de brigade Laurent Kolodziej a commandé le deuxième mandat de l'opération SERVAL. Il commande la 6e brigade légère blindée.

Ayant eu l'honneur de commander, de début mai à fin septembre 2013, la brigade interarmes SERVAL 2, armée en grande majorité par la 6e BLB à la tête de laquelle j'ai l'honneur d'être en métropole, j'ai pleinement pu mesurer le caractère interarmées et interarmes de cette intervention. C'était vrai pour SERVAL 1 et l'est resté pour SERVAL 2. Dans ce cadre, le rôle joué par mon arme, la cavalerie blindée, a été déterminant et mérite un éclairage particulier tant est grande la tentation de se passer d'elle dans les phases dites de transition et de stabilisation. Lire la suite

Des hussards parachutistes sur la piste de Tombouctou aux avant-postes de l'opération SERVAL

Par le lieutenant Augustin Elie

Le lieutenant Augustin Elie est chef de peloton au 4e escadron du 1er RHP. Lors du déclenchement de l'opération SERVAL, il était projeté avec son peloton en Côte d'Ivoire (Licorne) et a rejoint SERVAL par la route.

La montée en puissance

L'opération SERVAL a d'abord été, même pour un soldat français déjà présent en Afrique, une surprise. En mission depuis trois mois dans le cadre de la force Licorne en République de Côte d'Ivoire, je n'avais certainement pas à l'esprit, ce vendredi 11 janvier, un départ précipité vers le nord, vers le Mali. L'actualité était alors tournée vers la Centrafrique où la France redéployait un dispositif de protection de ses ressortissants face aux troubles internes du pays. Dans ce cadre, la force Licorne avait projeté depuis quelques jours une partie de sa compagnie d'infanterie, armée par le 3e régiment de parachutistes d'infanterie de marine (3e RPIMa) tandis que l'escadron blindé de Licorne était resté en dehors de ces mouvements. Lire la suite

Du 1er RIMa au « groupe nomade 31 »

Témoignage des raids blindés Niamey Gao puis Gao Tessalit - février 2013

Par le lieutenant-colonel Loïc Girard

Le lieutenant-colonel Loïc GIRARD est chef du BOI du 1er RIMa. Lors du déclenchement de l'opération SERVAL, il a été projeté comme chef du SGTIA 31.

Nous roulons à vive allure vers le nord. Nous fonçons plutôt. A notre main gauche, le fleuve Niger étire paresseusement ses larges méandres aux couleurs vives, qui tantôt nous paraissent à portée de main, tantôt disparaissent. Nous filons vers ce qui constitue, pensons-nous, notre objectif principal : la ville de Gao au Mali. Nous sommes encore au Niger, mais plus pour longtemps. Bientôt, ce qui tient lieu de frontière entre les deux pays – une barrière imaginaire sur une route qui ne s'interrompt pas - va être franchi. Après de longues journées d'intense et épuisante préparation, nous sommes grisés par cette reprise du mouvement et surpris par le souffle d'air chaud que la vitesse imprime sur nos visages déjà poussiéreux. . Lire la suite

SERVAL 1, phase destruction : retour d'expérience du 3e escadron du RICM

Par le capitaine Jean-David PERIS

Le capitaine Jean-David PERIS commande le 3e escadron du RICM. Il était chef du SGTIA 23 du 21 janvier au 8 mai 2013.

A la suite du déclenchement de l'alerte Guépard le 12 janvier 2013, après un acheminement ferroviaire jusqu'à Toulon puis maritime jusqu'à Dakar, et après enfin 3 000 km de mouvement routier, le 3e escadron du régiment d'infanterie- chars de marine et ses renforts ont été engagés du 21 janvier au 8 mai 2013 dans l'opération SERVAL au Mali. Ils ont formé le SGTIA 23. Les enseignements tirés de cette opération extraordinaire sont nombreux, mais ils conforteront cependant le lecteur sur la nécessité de recourir à des concepts fondamentaux dans le domaine de la préparation opérationnelle des unités blindées en métropole. Lire la suite

Le sous-groupement blindé Désert de Tessalit : le 1er escadron du 1er REC dans les Ifoghas

Par le capitaine Louis-Marie Velut

Le capitaine Louis-Marie Velut commande le 1er escadron du 1er régiment étranger de cavalerie.

Déployé en autonome sur le point d'appui de Tessalit en tant qu'escadron blindé désert au sein du groupement tactique Désert dans le cadre de l'opération SERVAL, le 1er escadron a effectué pendant plus de quatre mois une mission de combat exigeante aux confins du Sahara, renouant avec la tradition de ses Anciens. Le sous-groupement blindé Désert était composé pour sa mission de trois pelotons blindés sur AMX 10RC, d'une section d'infanterie, d'une section du génie renforcée d'une équipe EOD, d'une section de mortiers de 120 mm, d'un observateur d'artillerie et d'un TC1. Un peloton a été détaché sur GAO pendant tout le mandat. Lire la suite

Les Lions de GAO

Par le capitaine François Barthelot

Le capitaine François Barthelot commande le 4e escadron du 1er régiment étranger de cavalerie, qui est l'escadron d'éclairage et d'investigation de la 6e brigade légère blindée.

Au cours du 2e mandat de l'opération SERVAL, l'escadron d'aide à l'engagement (EAE) du groupement tactique interarmes (GTIA) Désert était armé par l'escadron d'éclairage et d'investigation (EEI) de la 6e brigade légère blindée (6e BLB), qui est le 4e escadron du 1er régiment étranger de cavalerie.
L'EEI comporte organiquement un peloton de commandement et de logistique (PCL) et trois pelotons d'éclairage et d'investigation (PEI) constitués chacun de quatre patrouilles de deux véhicules et d'un camion d'allègement pour un total de vingt-six cadres et légionnaires. La structure des pelotons est la suivante : une patrouille commandement équipé de VBL avec une mitrailleuse 7,62, deux patrouilles d'éclairage constituées pour chacune d'entre elle d'un VBL 7,62 et d'un VBL équipé d'une mitrailleuse de calibre 12,7 mm, une patrouille antichar dotée de missile MILAN d'une portée maximale d'environ 2 000 mètres. Lire la suite

SERVAL : les commandos montagne du 4e RCh en mission IMEX

Par le lieutenant Kassa Hammouchen

Le lieutenant Kassa Hammouchen sert au bureau opérations instruction du 4e régiment de chasseurs où il est, en particulier, responsable des commandos montagne.

La mission IMEX (*Immediate Extraction*) est une mission d'urgence qui consiste à porter secours en moins de deux heures à un équipage qui s'est écrasé. L'insertion de commandos au sein des équipages de l'ALAT permet aussi d'assurer la sécurité de l'hélicoptère et de la troupe transportée ou d'éventuels blessés.
Du 17 janvier au 17 avril 2013, le 4e régiment de chasseurs a projeté un groupe IMEX au sein du groupement aéromobile (GAM) de l'opération SERVAL, constamment embarquée en SA 330 Puma. Les commandos montagne du 4e RCh avait déjà effectué ce type de mission lors de l'engagement en Afghanistan.. Lire la suite

La prise en compte des aptitudes du combat embarqué dans les phases de planification des opérations de SERVAL 1 : l'exemple du SGTIA 34.

Par le lieutenant-colonel Jean-Jacques Fatinet

Le lieutenant-colonel Jean-Jacques Fatinet est chef de la division d'application des lieutenants à l'Ecole de cavalerie. Il a servi au G35 de l'état-major de la brigade SERVAL 1.

Marqué par des phases et des zones d'engagement bien distinctes tout au long des quatre mois d'opérations conduites en territoire malien à partir de janvier 2013, le travail de l'état-major de la brigade SERVAL 1 s'est attaché en permanence à valoriser la dimension interarmes de la génération de force dont cette dernière était issue. Ainsi, ce n'est pas la pérennité de la structure des groupements ou sous-groupements tactiques interarmes (GTIA ou SGTIA) qui a prévalu mais bien la possibilité de donner au chef interarmes les capacités indispensables à l'exécution de sa mission. . Lire la suite

SERVAL VU DE L'*US ARMY*

*L'opération SERVAL vue par l'*US Armor School

Par le lieutenant-colonel Frédéric Aubanel

Le lieutenant-colonel Frédéric Aubanel est actuellement officier de liaison « Terre » à Fort Benning (USA), au *Maneuver Center of Excellence*.

Débutée en janvier 2013, l'opération SERVAL a d'abord éveillé la curiosité de nos alliés américains. Rapidement, cette curiosité s'est mue en surprise, une « surprise stratégique » pourrait-on dire, car la France venait de réussir là où les Américains eux-mêmes estiment avoir tout à réapprendre. Pour pouvoir appréhender cette « surprise », il faut se reporter d'abord à la situation de *l'US Army* et de sa cavalerie aujourd'hui. Lire la suite

SERVAL : EQUIPEMENTS

Adéquation et adaptations récentes des matériels de cavalerie

Par le lieutenant-colonel Nicolas de Fontanges

Le lieutenant-colonel Nicolas de Fontanges est officier de synthèse « combat embarqué » au bureau programme système d'armes de l'EMAT.

Les unités de cavalerie engagées au sein de l'opération SERVAL ont été essentiellement équipées de blindés médians, en particulier d'AMX 10 RCR, et de véhicules blindés légers VBL, dotés pour la plupart des dernières améliorations disponibles, notamment dans le domaine de la protection des équipages.
Ces engins ont tous évolué depuis la livraison de leurs premiers exemplaires il y a plus de vingt ans, avec des opérations de rénovation ou avec de nouveaux équipements issus de la prise en compte des retours d'expérience et des besoins des théâtres d'opérations. Lire la suite

LES UNITES ONT LA PAROLE

« Esterhazy Houzards » au centre d'entraînement en zone urbaine à Sissonne - octobre 2013

Par le capitaine Alexandre Sellier

Le capitaine Alexandre Sellier commande l'escadron d'aide à l'engagement du 3e régiment de hussards.

L'escadron d'aide à l'engagement (EAE) et le 2e escadron du 3e régiment de hussards ont effectué une rotation au centre d'entraînement en zone urbaine (CENZUB) de SISSONNE du 28 septembre au 11 octobre 2013.
Ces trois escadrons formaient l'ossature d'un sous-groupement interarmes à la structure bien particulière : deux pelotons de reconnaissance et d'intervention antichar, un peloton de cavalerie blindée sur AMX10RC, une section d'infanterie allemande du *Jägerbataillon* 291, une section de génie combat de la *Panzerpionierkompanie 550*, et des renforts interarmes : DL ART de l'*Artilleriebataillon 295* et GUERRE ELEC du 54e régiment de transmissions. De façon sporadique, le CO GTIA armé par le 13e BCA mettait à disposition du SGTIA 3e RH des drones (type SDTI) et des renforts 3D ALAT (type gazelle Viviane). Ce sous-groupement avait donc une dominante blindée et revêtait un caractère résolument binational, comprenant trois détachements allemands de la *Bundeswehr* appartenant à la brigade franco-allemande.
. Lire la suite

Enseignements tirés par un capitaine commandant d'escadron après une rotation blindée au CENZUB sur l'effet à obtenir sur un ennemi réel

Par le capitaine Benoît Schnoëbelen

Le capitaine Benoît Schnoëbelen commande le 4e escadron du 12e régiment de cuirassiers.

Du 15 au 26 septembre 2013, les Éléphants blancs du 4e escadron du 12e régiment de cuirassiers ont bénéficié d'une rotation au Centre d'entraînement en zone urbaine (CENZUB), sous la forme d'un sous-groupement tactique interarmes (SGTIA) à dominante blindée. Le SGTIA était composé de deux pelotons LECLERC, de deux sections VBCI provenant du RMT, d'une section de combat du génie « félin » du13e régiment du génie, d'un détachement d'artillerie d'assaut (DAA) et d'un détachement d'officiers et d'observateurs avancés du 40e régiment d'artillerie, soit environ 150 hommes. Pour le même exercice, le *1st Mercian* (Royaume Uni) avait détaché une compagnie d'infanterie légère. . Lire la suite

Le 2e régiment de hussards : un devenir résolument cavalier

Par le capitaine Teddy Godillon

Le capitaine Teddy Godillon est l'officier adjoint du 4e escadron du 2e régiment de hussards

Apparus au XVIIIe siècle comme unités de cavalerie légère de l'armée royale française pour éclairer, approvisionner les troupes ou harceler l'ennemi entre autres missions, les régiments de hussards d'ascendance hongroise ont rapidement développé une identité et un savoir-faire propre au sein de la famille cavalière caractérisés par un armement léger, une souplesse d'emploi et un esprit tout particulier, la formule symptomatique « à la houzarde » passant ainsi dans l'expression populaire comme une manière de passage en force spontané et peu académique.
Fort de cette tradition qui le rattache de manière originelle à la cavalerie, le 2e régiment de hussards, créé en 1735, a logiquement évolué par la suite comme unité de reconnaissance servant successivement à cheval, en EBR et en AMX 10RC. Lire la suite

« Lightning Recon » :« Conti Cavalerie » et les unités de reconnaissance de la cavalerie américaine

Par le capitaine Sébastien Nopre

Le capitaine Sébastien Nopre commande l'escadron d'éclairage et d'investigation de la 7e brigade blindée.

Lors de l'année 2012-2013, le 1er régiment de chasseurs a pu côtoyer, en exercice et en opérations, différentes unités de reconnaissance de l'armée américaine. Dans un premier temps, en fin d'année 2012, l'escadron d'éclairage et d'investigation de la 7e brigade blindée a participé à un exercice du *2nd Cavalry Regiment* et de son *4-2nd Reconnaissance Squadron*, en Allemagne. Par la suite, le régiment a été engagé de mars à octobre 2013 au Kosovo, armant l'unité de manœuvre française au sein du *Multinational Battlegroup East* de la KFOR. Au cours de cette opération, l'escadron était placé sous TACON de la *525th Battlefield Surveillance Brigade* et de son *1-38th Reconnaissance Squadron*. . Lire la suite

Les dernières recrues du 4e régiment de dragons

Par le lieutenant Pierre-Allan Maurice

Le lieutenant Pierre-Allan Maurice est chef de peloton au 2e escadron du 4e régiment de dragons.

Le 1er août 2013 commençait, au sein du CFIM Sud de Carpiagne, la dernière formation générale initiale (FGI) du 4e régiment de dragons. En effet, ce jour-là, 43 jeunes de 17 à 25 ans signaient leur contrat d'engagement, marquant ainsi leur entrée dans l'armée de Terre et plus spécialement dans la cavalerie. Perception du paquetage, coupe de cheveux, découverte de la vie en collectivité et apprentissage des règlements militaires, la semaine d'incorporation fut riche en nouveautés et en surprises. Lire la suite

ARTICLES

SERVAL 1

Par le général Bernard Barrera

L'opération SERVAL fut déclenchée le 11 janvier 2013, alors même que la 3e brigade mécanisée avait terminé la préparation et le contrôle de ses PC comme de ses unités Guépard. Les « Africains » de la brigade Monsabert s'apprêtaient à rejoindre les camps de Champagne pour leur EEB (espace d'entraînement brigade) de printemps. Ils n'en eurent pas le temps et furent projetés au Mali. Renforcée de capacités complémentaires (aéromobile, aéroportée, renseignement), la brigade, rebaptisée SERVAL, allait conduire durant plus de trois mois 55 opérations, réussissant à libérer un pays grand comme deux fois la France et à neutraliser les katibas d'AQMI et du MUJAO entre Tombouctou, Gao, Ménaka et Tessalit, appuyée par les forces aériennes.

Pour tous, cette « entrée en premier » restera une action offensive de grande ampleur menée au rythme des blindés parcourant de grands espaces, de point d'appui en point d'appui, au moment où certains redoutaient pour 2013 la « betteravisation » de nos forces terrestres.

Le retour à la manœuvre et la pertinence des fondamentaux

Dans les sables maliens ou entre les rochers brulants de l'Adrar, nos unités retrouvèrent ce pourquoi chacun avait été formé et entraîné : la manœuvre à tous les niveaux (du général au sergent), l'audace, la surprise dans l'action, le combat interarmes et interarmées. Les chefs commandaient au feu leurs unités dirigées vers des objectifs successifs au fur et à mesure de leur arrivée sur le théâtre, la plupart du temps après des mouvements de plusieurs centaines de kilomètres.
Efficacement appuyées par l'arme aérienne, par nos hélicoptères armés, soutenues par le bataillon logistique et nos transmetteurs, nos unités de contact ont appliqué les fondamentaux appris en écoles et tant de fois répétés en garnisons et en camps. Commandées par des chefs énergiques, elles n'ont pas laissé le temps aux terroristes de se replier en ordre, de se réorganiser. En prenant des risques mesurés, en articulant la manœuvre autour des appuis (l'assurance vie des unités de mêlée), sans négliger les liaisons, le renseignement, la logistique pourtant tendue à l'extrême, les PC ont appliqué les principes et les modes d'action de la doctrine aéroterrestre. Fidèles au raisonnement capacitaire, se méfiant des seules intuitions, ils ont respecté des règles simples mais éprouvées : la centralisation dans la conception des ordres, la décentralisation dans l'exécution.

L'adaptation et la flexibilité des unités blindées

Engagée au sein des quatre GTIA de la brigade, la cavalerie aligna le PC du GTIA3 (1er RIMa), deux escadrons blindés X10 RC (GTIA2 puis 3, 4–TAP), un escadron Sagaie en début d'action (GTIA1) et un escadron d'aide à l'engagement (EAE) au GTIA2, remarquablement renseignés par un détachement du 2e RH. Menée en perpétuel « déséquilibre avant », cette campagne fut marquée pour les chefs de corps et les capitaines par des réarticulations multiples, des changements répétés de subordination. La variété des missions et l'adaptation nécessaire des structures au terrain, à l'ennemi, voire aux contraintes logistiques furent le pain quotidien des unités. Appuyés par la 3e dimension, par l'artillerie et les sapeurs déminant « sous les roues » et parfois sous le feu, les escadrons ont écrit de belles pages d'histoire sous le soleil brulant d'Afrique, aux côtés de leurs camarades fantassins dans le meilleur esprit interarmes.

Il est impossible d'évoquer ces succès tactiques sans citer quelques actions mémorables de nos unités blindées : le raid nocturne de l'escadron Sagaie (500 kms) sur Gao, l'engagement des deux escadrons X10 RC en autonome ou en appui des fantassins dans les vallées de l'Adrar, Tombouctou et son aéroport tenus pendant deux mois par l' EAE malgré les attaques répétées de

jour comme de nuit, son raid dans les sables d'Arouane, sans oublier les nomadisations, les chevauchées du GTIA3 de Tessalit à Kidal en passant par les villes frontières du sud de l'Algérie. Au cours de ces quatre premiers mois, les unités blindées ont pris une part prépondérante dans cette opération de libération et de destruction. La rusticité des hommes comme celle des matériels, alliée à la numérisation des PC, fut une clé de la victoire, tout comme l'expérience acquise ces deux dernières décennies au fil des opérations.

La plus-value des unités blindées

Le général de Brack[1] n'aurait pas renié les unités de cavalerie et plus largement les GTIA et SGTIA de la brigade SERVAL, toujours aux avant-postes pour déceler et détruire l'ennemi. Rapides, souples d'emploi, vivant au rythme de leurs montures, à l'aise dans ces grands espaces désertiques, les unités blindées ont tiré le meilleur parti de leur mobilité et de leur excellente protection contre les armements d'infanterie, même si les mines et les IED demeuraient un danger mortel dans les vallées de l'Adrar. Plus que les matériels, l'esprit d'autonomie et le dynamisme des chefs, marque de fabrique de la formation « embarquée », trouva sur ce théâtre la possibilité de s'épanouir et de remplir des missions lointaines. L'aptitude des chefs du contact formés à l'interarmes et tournés vers l'avant laissa peu de chance aux défenseurs et aux attaquants résolus des katibas. Assurément, au regard de cette opération, la présence des unités de cavalerie au sein des forces prépositionnées comme du dispositif Guépard correspond à une nécessité capacitaire. Pourtant, la prochaine intervention pourrait bien être différente et, à ce titre, les unités XL gardent toute leur place dans ce dispositif au même titre que les blindés à roues.

Portés par l'enthousiasme d'une population malienne libérée, animés d'un esprit offensif que n'auraient pas renié les divisions Leclerc et Monsabert en Normandie et en Provence, les Hommes de SERVAL ont connu une aventure opérationnelle et humaine exceptionnelle, sous le signe de la Victoire.

Retour

[1] Général de Brack, *Les avant-postes de la cavalerie légère.*

Aptitudes et atouts de la cavalerie blindée en phase de transition et de stabilisation : l'exemple de SERVAL 2

Par le général Laurent Kolodziej

Ayant eu l'honneur de commander, de début mai à fin septembre 2013, la brigade interarmes SERVAL 2, armée en grande majorité par la 6e BLB à la tête de laquelle j'ai l'honneur d'être en métropole, j'ai pleinement pu mesurer le caractère interarmées et interarmes de cette intervention. C'était vrai pour SERVAL 1 et l'est resté pour SERVAL 2. Dans ce cadre, le rôle joué par mon arme, la cavalerie blindée, a été déterminant et mérite un éclairage particulier tant est grande la tentation de se passer d'elle dans les phases dites de transition et de stabilisation. Les combats de forte intensité y sont en effet plus rares voire inexistants alors que, par la nature de leurs équipements combinant puissance de feu et protection, les unités de cavalerie blindée y prévalent. C'est oublier que si les unités de cavalerie blindée emportent la décision dans le combat de haute intensité, elles ont bien d'autres aptitudes et atouts à faire valoir dans les autres phases : mobilité, réversibilité, ubiquité, capacité à couvrir de grandes distances et de grandes surfaces avec des moyens comptés - quelques dizaines d'engins blindés tout au plus. Arme des grands espaces, la cavalerie blindée, qui ajoute à la puissance de son feu, surtout lorsqu'il est concentré, sa capacité à éclairer, renseigner, couvrir et reconnaître, a trouvé au Mali un théâtre où elle a pu exprimer toute la palette de ses aptitudes, tandis qu'en Afghanistan seules sa puissance de feu et sa protection avaient été utilisées.

La cavalerie blindée est bien l'arme de toutes les phases d'un conflit : sur le théâtre malien, sa contribution au succès des opérations en phases de transition et de stabilisation, qui ont caractérisé le mandat SERVAL 2, a été déterminante. Les principales aptitudes qu'elle a pu ainsi exprimer, de manière combinée bien entendu, ont été les suivantes : mobilité, réversibilité et capacité à renseigner. Ce sont elles qui seront développées dans ce court article car ce sont celles que le théâtre malien, exceptionnel à bien des égards, a particulièrement mises en évidence. Pour autant, ce serait faire une grave injustice à la cavalerie blindée que d'oublier ses autres aptitudes : protection et puissance de feu qui en font un outil dévastateur pour l'adversaire ou, *a minima*, très dissuasif, atouts qui ont servi plus d'une fois pendant SERVAL 2.

Pour bien comprendre comment et pourquoi la cavalerie blindée a joué un rôle si important au cours de SERVAL 2 - dans la continuité de SERVAL 1 - il faut tout simplement laisser parler les chiffres. Les forces terrestres qui étaient sous mon commandement direct étaient fortes de 1 700 hommes environ, groupement aéromobile (GAM) compris. Autrement écrit, au sol je ne disposais que de six unités de mêlée : deux compagnies d'infanterie sur VAB (2e REI), une compagnie d'infanterie sur VBCI (1er RTIR), une compagnie d'infanterie démontée (2e REI), un EAE (4/1er REC) et un escadron d'AMX 10 RCR (1/1er REC). Sachant que le volume de deux unités était systématiquement consommé par la garde et la défense de nos plateformes opérationnelles (Gao et Kidal avec Tessalit dans une moindre mesure), je n'ai donc jamais eu dans la main plus de quatre unités de mêlée. Avec de si maigres moyen en volume, ma mission aurait dû être simple ; bien au contraire, elle a été triple et singulièrement ambitieuse :

- 1. poursuivre l'attrition des groupes armés djihadistes, en grande partie détruits dans l'Adrars des Ifoghas mais toujours actifs et organisés dans le grand sud (MUJAO[1] de la région du grand Gao), l'ennemi adoptant dans son ensemble une stratégie d'effacement et une tactique d'évitement systématique de nos troupes. En d'autres termes, un ennemi qui ne viendrait plus à nous et qu'il nous faudrait traquer et débusquer.

[1] MUJAO : Mouvement pour l'unicité et le jihad en Afrique de l'Ouest. Groupe armé djihadiste salafiste.

- 2. créer un climat sécuritaire suffisant pour permettre à l'ONU de décider le déploiement de sa force (MINUSMA), puis accompagner la montée en puissance de cette dernière.

- 3. permettre la tenue des élections présidentielles au cours de l'été 2013.

L'ensemble a dû être accompli sur un territoire grand comme deux fois la France et où, au nord, les routes ne sont que des pistes au tracé changeant. En outre, au nord du fleuve Niger, on ne compte que quatre pistes d'atterrissage où peuvent se poser les avions tactiques, sans parler du climat épouvantablement dur (45°C à l'ombre est la norme à cette période).
Face à un tel défi - extrême complexité de la mission, ennemi actif mais fuyant, territoire immense, climat implacable - une seule solution : installer définitivement et **partout** la peur chez l'ennemi par l'**action permanente** d'unités agiles, puissantes, imprévisibles et accrocheuses. Comme l'indiquent les mots soulignés, le défi résidait dans la capacité à persuader l'adversaire que nous étions partout, tout le temps, et que l'initiative était irréversiblement nôtre.
La réalisation de ce qu'on peut appeler un « effet majeur » reposait sur quatre capacités cardinales : être précisément renseignés, s'affranchir des distances en étant extrêmement mobiles et imprévisibles, établir dès le contact un RAPFOR toujours favorable, être capables d'exploiter dans la durée et dans la profondeur. Avec l'apport déterminant des autres armées et des autres fonctions opérationnelles et notamment l'aéro-combat, les unités de cavalerie blindée se révèlent alors les mieux équipées et les mieux entraînées pour réaliser cet effet majeur. Les pelotons 10 RCR tout comme les PEI appuyés par les PAE sont capables de couvrir de grandes distances en ambiance vitesse sur des terrains difficiles. A l'approche de l'objectif, s'affranchissant facilement des axes où les attendent alors vainement les IED, ils manœuvrent amplement pour le déborder, l'envelopper et finalement l'assaillir. Au contact, la puissance de feu des 105 mm et des armes de bord combinée à la protection du blindage permet des actions audacieuses et brutales dans un rapport de force favorable, même à 500 kilomètres de GAO. Pour être totalement juste, il faut également dire quelques mots sur la qualité particulière des hommes qui servaient dans ces deux unités de cavalerie blindée, car cet aspect a largement contribué à faire pencher la balance de notre côté. La discipline, la rusticité, le goût de l'action, l'accoutumance à l'autonomie et à l'initiative, le caractère accrocheur des légionnaires cavaliers ont en effet pesé lourd dans la balance. Vivant de peu sous une chaleur accablante, dormant des semaines entières sur une simple natte, adoptant ainsi les méthodes des nomades touareg sur leur terrain, les légionnaires cavaliers ont, au-delà des accrochages directs où leur entraînement, leur courage et leur discipline au combat leur a toujours donné l'avantage, pu durer dans un milieu épouvantable où l'ennemi se pensait seul capable de durer. Dès lors, ce que je recherchais a été atteint : la peur de nos unités s'est ancrée chez l'adversaire, qui ne savait jamais d'où ni comment elles viendraient ni quand elles repartiraient. Ratissant et quadrillant des espaces vastes comme plusieurs départements français, pendant plusieurs semaines parfois, ces unités ont ramené plus de 80 % du renseignement (ROHUM) utile. Dans la plupart des cas, elles l'ont elles-mêmes exploité sans délai en se montrant capables de changements de posture et de zone rapides et efficaces, désorientant alors encore davantage un adversaire qui ne savait plus où donner de la tête.

En fait, il faudrait faire une analyse complète de chacune de nos opérations pour bien appréhender la part déterminante qu'y ont toujours prise les unités de cavalerie blindée présentes pendant SERVAL. La DEP de l'Ecole et la division RETEX du CDEF s'en chargeront ; c'est leur rôle.
Le moment de conclure étant venu, je souhaite terminer mon propos en sortant du strict panégyrique des unités de cavalerie blindée. Elles ont été magnifiques pendant SERVAL 2, je l'ai suffisamment écrit ; mais les unités d'infanterie, d'artillerie et toutes les cellules des armes et des services présentes sur le théâtre l'ont été tout autant. Cette opération était par essence interarmées et interarmes et on ne pouvait y réussir qu'en tirant le meilleur parti de chacune des capacités représentées et en les combinant au mieux. Oui, les unités de cavalerie blindée ont joué un rôle majeur car leurs capacités étaient essentielles dans un combat finalement très insolite, mais elles

ne l'ont joué que grâce à leur interaction avec toutes les autres fonctions opérationnelles selon le subtil dosage qu'opère le chef interarmes entre le risque à consentir et le gain à espérer. Au-delà de la démonstration des aptitudes et des qualités des unités de cavalerie blindée, ce qui ressort finalement de cette opération, c'est la très grande qualité et la pertinence de notre structure globale : celle des forces terrestres avec leurs BIA entièrement dédiées à la préparation opérationnelle et à l'engagement. S'y ajoute, à une époque où nous manquons de tout, une préparation opérationnelle tant générique que spécifique qui reste impressionnante de qualité et de pertinence. La grande solidité de nos unités, quelle que soit la fonction opérationnelle considérée, est la conséquence directe de cette organisation de nos forces et de la préparation opérationnelle qui y est conduite. C'est l'enseignement majeur qu'à mon niveau je retiens de l'engagement de la brigade interarmes SERVAL 2, et il est valable pour toutes les armes !

Retour

Des hussards parachutistes sur la piste de Tombouctou aux avant-postes de l'opération SERVAL

Par le lieutenant Augustin Elie

La montée en puissance

L'opération SERVAL a d'abord été, même pour un soldat français déjà présent en Afrique, une surprise. En mission depuis trois mois dans le cadre de la force Licorne en République de Côte d'Ivoire, je n'avais certainement pas à l'esprit, ce vendredi 11 janvier, un départ précipité vers le nord, vers le Mali. L'actualité était alors tournée vers la Centrafrique où la France redéployait un dispositif de protection de ses ressortissants face aux troubles internes du pays. Dans ce cadre, la force Licorne avait projeté depuis quelques jours une partie de sa compagnie d'infanterie armée par le 3e régiment de parachutistes d'infanterie de marine (3e RPIMa), tandis que l'escadron blindé de Licorne était resté en dehors de ces mouvements.

Le 4e escadron du 1er régiment de hussards parachutistes, auquel j'appartenais en tant que chef du peloton d'éclairage et d'investigation, était articulé de la manière suivante : deux pelotons blindés sur ERC 90 Sagaie[1], mon peloton d'éclairage sur véhicules blindés légers (VBL) et un peloton de commandement[2]. Ces matériels rustiques et adaptés au contexte africain sont parfaitement maîtrisés par les des hussards parachutistes, rompus à la polyvalence blindée.

Vendredi 11 janvier, une première réunion est déclenchée par le capitaine commandant l'escadron, le capitaine Phanbandith. Tandis que les médias commencent à mentionner les premières frappes aériennes sur le sol malien réalisées à la mi-journée, nous nous mettons sur le pied de guerre : il faudra être prêt à partir vers « le nord » avec armes, munitions, carburant et vivres demain à 08h00. Il est 16h00, il n'y a pas un instant à perdre.

Une fois le point de situation et les ordres préparatoires donnés par le capitaine, la mécanique complexe d'une mise en alerte – tant de fois répétée ! – se met en marche : ce n'est pas seulement chaque soldat qui doit se préparer individuellement, mais tout un système cohérent de matériel, d'armement (du FAMAS au canon de 90 mm de la Sagaie) et de soutien logistique qui se met en branle. L'escadron est renforcé à cette occasion d'une section du 17e régiment du génie parachutiste (17e RGP), et de deux sections du 3e RPIMa. Les préparatifs durent toute la nuit. L'expérience et la prudence aidant, il est décidé que ce premier sous-groupement tactique interarmes[3] sera soutenu par un train de combat imposant, composé non seulement des incontournables et nombreux transports de vivres, de munitions et de carburant, mais aussi d'un soutien maintenance suffisamment consistant pour affronter des latitudes de plus en plus arides et éprouvantes pour les engins. Cet ensemble restera sous les ordres d'un PC fourni par le 3e RPIMa.

La nuit est courte. Le convoi se forme en deux rames : plus de quatre-vingts véhicules (notamment le TC 2[4]), du blindé léger type VBL aux camions de transport routier y compris civils qu'il faudra non seulement guider, mais encore protéger. En effet, outre nos propres matériels, nous prenons en charge également des véhicules destinés aux troupes françaises acheminées par avion. C'est le cas des unités en provenance du Tchad.

---

[1] Engin roues canon de 90 mm

[2] Peloton au sein duquel se trouve l'équipe resserrée du commandant d'unité : le groupe transmissions, le groupe logistique, etc.

[3.] Sous-groupement tactique interarmes (SGTIA) : unité mixte, commandée par un capitaine, qui combine plusieurs capacités (infanterie, cavalerie, génie, artillerie). Ses effectifs varient de 120 à 180 hommes.

[4] TC 2 : train de combat de deuxième échelon. C'est l'ensemble de la rame logistique destinée au soutien lourd, en arrière du premier échelon qui dispose, lui, d'un soutien plus léger, le TC 1.

Après les adieux au camp Port-Bouët, siège de l'opération Licorne, le convoi s'ébranle avant 08h00 le samedi 12 janvier. Mon peloton d'éclairage et d'investigation (PEI), composé de huit VBL[5] répartis en quatre patrouilles de deux véhicules, est chargé d'éclairer la progression en tête. La souplesse d'emploi, le nombre et la bonne maniabilité des VBL l'orientent naturellement vers ce type de mission.

A ce moment, nous ne savons pas grand-chose de l'opération qui nous attend au Mali Je suis dans le flou et l'incertitude. J'essaie néanmoins de donner des ordres clairs à mes 23 hussards parachutistes avant de partir. Je me concentre sur un déplacement qui sera long et usant tant pour les hommes que pour le matériel. Réparti en équipages de deux ou trois et articulé en patrouilles, le peloton a pris de quoi tenir dans la durée avec un matériel sommaire. Les lits de campagne, la douche bricolée avec une pompe électrique, un réchaud à gaz et quelques gamelles seront tout notre confort pendant les 45 jours que durera pour nous l'opération SERVAL.

La route, en Côte d'Ivoire, défile sans autres problèmes que quelques pannes classiques, heureusement vite réparées. Les ERC 90, véritable puissance de feu du sous-groupement Azur[6], sont transportés sur camions porte-engin, civils ou militaires. Leur potentiel ainsi préservé nous permettra de les utiliser à 100 % de leurs capacités une fois le théâtre des opérations atteint.

Je note que les sorties, manœuvres et tournées de province que l'escadron a pu réaliser durant les trois mois de mission en Côte d'Ivoire révèlent toute leur utilité dans ce contexte : la route est connue, les hussards parachutistes sont acclimatés et parfaitement à l'aise dans cet environnement. Les kilomètres défilent, les villes se succèdent : Yamoussoukro, Bouaké, Niellé. Azur 10, mon peloton, alterne en tête avec Azur 30, qui a déjà pratiqué cette région nord du pays. Pour l'heure, même si le paysage change radicalement, la route est encore en bitume, loin des ensablements infernaux que nous connaîtrons plus au nord...

Lundi 14 janvier: nous franchissons la frontière, non sans une approche prudente et une longue phase d'observation. L'atmosphère est plus tendue qu'au départ. En effet, les renseignements font état de possibles infiltrations d'éléments djihadistes, qu'on appellera plus tard les GAD[7], au nord de la Côte d'Ivoire. Nous n'en verrons pas, mais la posture a changé. Armement approvisionné et effets de protection balistique portés, nous entrons un peu plus dans le vif du sujet. Pourtant, le sud du Mali semble bien paisible... Le calme habituel est seulement troublé par les chants et les cris de joie d'une population hystérique qui nous accueille dans les villages. A chaque fois, ce sont drapeaux français bricolés, slogans et gestes amicaux : la population nous considère comme des libérateurs, même dans ce sud qui n'a pas connu l'occupation !

Malgré encore quelques pannes, la progression jusqu'à Bamako se fait sans encombres, mais à « marche forcée ». Cela m'oblige à veiller tout particulièrement au repos de mes pilotes. Dans la capitale malienne, nous sommes logés à la base aérienne qui jouxte l'aéroport civil, accueillis dans la nuit par les éléments du Tchad qui sont arrivés en Transall[8] deux jours avant nous. Il y a là l'état-major tactique du 21e RIMa[9], avec sa compagnie d'éclairage et d'appui (CEA) et un escadron blindé du 1er régiment étranger de cavalerie, venu avec seulement deux pelotons d'ERC 90. Dans les jours qui suivent, les effectifs vont s'accroître de façon quasi-exponentielle : les unités d'alerte

[5] Armés de mitrailleuses de calibre 7,62. Un VBL est équipé d'un poste de tir de missile Milan, missile de moyenne portée filoguidé, un autre d'une mitrailleuse de 12,7 mm.

[6] Le nom employé pour le sous-groupement est en fait l'indicatif radio de l'escadron. Il n'est autre que la couleur de l'escadron au sein du 1er RHP.

[7] GAD : groupes armés djihadistes, acronyme permettant de réunir dans un même terme tous les groupes hostiles à la France au Mali.

[8] Avion militaire de transport tactique.

[9] Régiment d'infanterie de marine

Guépard[10] arrivent de France, notamment une compagnie du 2e RIMa. En outre, le soutien indispensable à un tel déploiement se déverse sans interruption sur le tarmac de l'aéroport grâce à toute une cohorte d'avions tactiques de nos alliés anglais, allemands, belges et les incontournables Antonov.

Pour mon peloton, comme pour tout l'escadron, il s'agit de se remettre en condition tout en se préparant à notre engagement, dans une ambiance assez étrange où le calme des troupes aguerries vient masquer la lente montée d'adrénaline. Lessives, approvisionnement en vivres frais, courts coups de téléphone en France : chacun s'apprête à vivre une phase plus intense, plus stressante, plus violente. Nous en savons d'ailleurs désormais un peu plus et, si aucune date précise ne filtre, nous savons que nous serons engagés à l'est, sans doute vers Gao. Commence alors une longue attente dans cette incertitude interminable qui aiguise le nerf du soldat. Nous mettons à profit ces moments pour effectuer les derniers réglages ou approvisionnements en munitions ainsi que des rappels dans tous les domaines (de l'armement au secourisme de combat en passant par les transmissions). Le drill, toujours le drill car je sais qu'au combat, c'est l'acte réflexe qui sauve.

Nous avons également des points de situation quotidiens sur les forces ennemies en présence. Des pickups principalement, en bandes, qui sont disséminés dans toute la zone de contact, entre la frontière mauritanienne et Gao. A ce moment-là on ne parle pas encore du « refuge » de l'Adrar des Ifoghas. Le capitaine nous informe des concentrations ennemies repérées, des mouvements, réels ou supposés, mais aussi des destructions par bombardement ou par des frappes aériennes. Tandis que mes chefs de patrouille perfectionnent leurs équipages, mettent le matériel en ordre de combat jusque dans les moindres détails, je prépare et concentre le peloton sur la perspective du combat. C'est ma première expérience d'une telle échéance : je l'aborde sereinement mais avec détermination. Je sais que mon peloton est prêt ; cela fait trois mois que nous nous entraînons. Les fondamentaux sont acquis, le matériel a été contrôlé, j'ai une totale confiance dans mes cadres et mes hussards parachutistes.

La marche sur Tombouctou

Rapidement, le SGTIA[11] du 21e RIMa est envoyé pour relever les forces spéciales sur un des verrous du fleuve Niger, à Markala. Quant à nous, Azur, nous nous préparons à nous déplacer, pour une partie par la route et pour l'autre en avion de transport tactique, jusqu'à Sévaré, éphémère ville-frontière pendant un an, et dernière cité importante avant Gao. Les rotations aériennes nécessaires à ce transfert s'effectuent de nuit et sans difficultés. Elles permettront de déployer les engins blindés en un temps record pour l'engagement majeur. Pour ma part, avec mon peloton d'éclairage, j'appartiens au convoi « route », aux ordres de l'officier adjoint de l'escadron. Azur 30 avec un format hybride (ERC 90 – VAB – VBL), la section du 17ème RGP, une des sections du 3e RPIMa et notre TC1[12] sont également du voyage. Se joignent à nous des journalistes *embedded*[13] que nous escortons et transportons dans nos VAB. Ils souhaitent bien entendu être de tous les combats !

Après un peu plus de 200 kilomètres, en cette fin d'après-midi du 22 janvier, un contre-ordre tombe : nous devons faire demi-tour et rejoindre les éléments français de Markala, sur le fleuve

[10] Alerte Guépard : Le Guépard est l'alerte prise par une brigade pendant six mois, capable de mobiliser jusqu'à 5 000 hommes. Il est coupé en plusieurs modules, et comprend différents niveaux d'urgence (12, 48 ou 72h par exemple).

[11] Sous groupement tactique interarmes (SGTIA) : unité mixte commandée par un capitaine qui combine plusieurs capacités (infanterie, cavalerie, génie, artillerie).

[12] Voir note de bas de page n°4.

[13] Intégrés ou insérés.

Niger. Quels sont les changements en cours ? Quelle sera notre mission dans ce fuseau[14] qui *a priori* n'est pas le nôtre ? Nous n'avons pour l'heure aucune réponse. Dans la soirée, nous nous installons très sommairement dans une caserne de l'armée malienne et, pour le reste, on verra ! Le lendemain, notre arrivée à Diabaly coïncide avec les premières traces de combats visibles. Ici, la ville a été reprise par les armes, et les frappes aériennes ont laissé des carcasses calcinées et d'imposants cratères. Nous nous sentons désormais au cœur de l'opération. Le commandement sur place est assuré par le chef de corps du 21e RIMa. Nous sommes agrégés de fait à son GTIA[15]. Nous bivouaquerons dans un ancien village d'ingénieurs-coopérants français fait de petites villas à l'abandon dans le quasi-désert: la vision est assez surréaliste !

Désormais, nous savons que nous sommes destinés à mener une action offensive vers le nord-est, sans doute vers Tombouctou. Reste à savoir sous quelle forme, et quelle sera notre place... Après une journée d'incertitude, je reçois ma mission dans la nuit pour le lendemain : escorter une batterie de mortiers de 120 mm en appui du raid sur Tombouctou qui se prépare. Le reste du demi-escadron est dévolu à la sûreté du deuxième échelon, qui comprend la rame logistique.

Je ressens une réelle déception : j'aurai préféré une mission d'éclairage à la mission d'escorte. Mais pas de temps pour les états d'âme : la mission est la mission. Les hussards parachutistes se concentrent déjà sur leur engagement du lendemain et leur tâche qui se révélera, *in fine*, passionnante.

Ce ne sont pas moins de 120 véhicules, tous types confondus, blindés ou non, qui se mettent en route à l'aube derrière une petite unité de Maliens. Rapidement, le convoi est ralenti par les difficultés liées à la piste. Ensablements, casses dues à l'usure prématurée et aux conditions de progression de plus en plus exigeantes dans un paysage toujours plus aride : tout contribue à nous retarder. L'écart se creuse entre les deux échelons de la colonne, composés de véhicules très différents. Si, en premier échelon, la progression continue grâce à des véhicules tactiques tout terrain, en deuxième échelon, les TC 2 sont considérablement freinés par leurs camions logistiques qui peinent dans le sable de la piste.

Après deux jours d'une progression harassante où les risques d'attaques ennemies ou de piégeages improvisés des axes sont réels, les deux échelons sont, de fait, séparés. Le vendredi 25 soir, je reçois l'ordre de cesser mon escorte pour sécuriser la position d'une citerne de carburant ensablée et entièrement isolée.

Dès lors, distancé par les éléments de tête et rejoint par une rame logistique éreintée, mon PEI recevra une nouvelle mission, celle d'éclairer en tête la progression du deuxième échelon. Nous n'avons alors plus le contact ni visuel, ni radio avec la tête de notre GTIA, qui poursuit son avancée. Mes hussards parachutistes sont exténués, mais ils gardent le sourire, ils tiennent le coup : « rien n'est trop dur pour des gars de notre âge » dit notre chant régimentaire !

Les kilomètres se succèdent, entrecoupés de bivouacs tactiques où nous nous sentons vulnérables. Les équipages sont épuisés, il faut veiller à la fois à la garde et au repos, notamment des pilotes. Soixante-dix véhicules, dont une quarantaine de transporteurs lourds, escortés par les pelotons et les sections d'Azur : nous avons bien conscience des risques de se faire attaquer par ces pickups dont on nous a expliqué l'agilité, la grande endurance et la discrétion...

---

[14] Délimitation entre deux zones d'action d'unités amies, en fonction du terrain, des positions ennemies, etc. Ici, c'est le fleuve Niger qui a déterminé les deux grands fuseaux, répartis de part et d'autre, au nord et au sud.

[15] Groupement tactique interarmes (GTIA) : le principe est le même que celui du SGTIA (cf supra) mais appliqué à une plus grande échelle, autour d'un chef de corps, de son état-major, et de deux SGTIA le plus souvent, avec leurs appuis regroupés pour l'ensemble du GTIA.

Je profite de la progression qui se poursuit au ralenti à cause de... la pluie, pour envoyer mes patrouilles largement en tête et récolter de plus en plus de renseignements auprès de la population. Tous ces renseignements convergent : ici, c'est un campement d'hommes en armes, à quelques kilomètres de notre axe de progression ; là, c'est une position, dans les collines toutes proches, d'où ils nous observent. Ces informations nous sont très utiles pour adapter notre dispositif et dissuader les attaques. Parfois, j'enrage ; je voudrais ratisser la zone ! Mais là n'est pas ma mission. J'éclaire en tête du convoi, sans engager le combat.

Je me console tout de même en ayant l'occasion de livrer toutes mes informations précieuses à un officier de l'ALAT[16] en arrivant à Goundam, dernier village avant Tombouctou, dans lequel a pris pied le groupement aéromobile (GAM).

Le matin du 29 janvier, nous sommes enfin à Tombouctou. La ville est prise en tenaille depuis la veille au soir grâce à l'opération aéroportée et le saut des légionnaires du 2e régiment étranger de parachutistes. Tombouctou a été investie depuis quatre heures sans coup férir.

Nouveau cantonnement dans l'aéroport, et nouvelle phase de remise en condition pendant quelques jours, seulement interrompue par une visite présidentielle et sa cohorte de journalistes. Déjà, je reçois une nouvelle mission très différente : effectuer le contrôle de la zone est de la ville, soit un secteur d'environ 20 km². C'est passionnant pour le peloton : les contacts avec la population se multiplient et nous sommes sur les traces des djihadistes. Ils sont partis en catastrophe : nous découvrons leurs caches d'armes et les documents qu'ils ont laissés derrière eux. Encore une fois, notre mission de collecte de renseignement est déterminante pour la suite des opérations. Mes patrouilles sillonnent la ville et rapportent de précieuses informations.

Mais, déjà, l'heure d'un nouveau départ a sonné ! Nous allons à Gao, où est basé le quartier général de SERVAL. Nous reprenons la piste, après avoir traversé le Niger sur des bacs… L'ennemi est toujours insaisissable… Il nous échappe !

Gao, en autonomie

A Gao, ville marquée par les combats, nous pensons retrouver le reste d'Azur et notre capitaine commandant d'unité, dont nous n'avons plus de nouvelles depuis près de trois semaines. A notre arrivée le 9 février, nous apprenons que l'escadron vient de partir pour Ménaka, 300 km à l'est !

Nous cantonnerons à l'aéroport et plus exactement dans des bâtiments partiellement détruits de l'ex-base aérienne malienne. Nous repassons alors avec plaisir sous un commandement parachutiste, puisque nous retrouvons le PC léger du 3e RPIMa qui était arrivé avec nous de Licorne. Dès lors, toutes les missions du peloton tournent autour de la protection de l'aéroport.

Nos premiers jours sur place sont particulièrement tendus : un check-point est visé par un attentat suicide, le commissariat de la ville est attaqué, la QRF[17] française est prise en embuscade ; bref, Gao n'est pas entièrement sous contrôle, ce qui se confirmera dans le mois suivant.

Rapidement, je me vois confier un check-point sur l'axe Niamey-Gao, qui borde l'aéroport à l'est. Ou plutôt, une zone plate comme la main, traversée par une route rectiligne : c'est là que je relève une section de Nigériens, « mentorés » par des Français. Afin de renforcer ce point de contrôle

[16] ALAT : Aviation légère de l'armée de terre, arme qui réunit les hélicoptères de manœuvre et d'attaque de l'armée de terre

[17] QRF : *Quick Response Force,* force de réaction rapide. Unité d'alerte au camp chargée de porter assistance à une unité amie en difficulté

plus que sommaire, je décide de récupérer pneus, parpaings et fil barbelé dans l'aéroport : voilà un beau check-point de fortune, valorisé par mes armes de bord et qui sera transformé en véritable fortification par le génie, quelques jours plus tard ! Cette mission en autonomie me permet aussi de surveiller une zone gigantesque grâce à nos puissants moyens optiques. Nous décelons tous les mouvements suspects à plusieurs kilomètres. La population qui transite par cet axe, principalement des marchands, est très coopérative malgré les longues heures d'attente. En effet, les fouilles prennent du temps ! Mais, je crois que les autochtones préfèrent nos fouilles au rançonnage local dont ils sont souvent les victimes.

Enfin, nous sommes relevés par des Maliens. Nous apprenons ensuite que nous sommes désengagés. L'escadron se retrouve au complet et entame son retrait, toujours par la route, tandis que la manœuvre française se poursuit vers le nord, dans l'Adrar des Ifoghas.

Nous serons de nouveau à Abidjan le 24 février après plus de 6 000 km parcourus, et dans quelles conditions !

Les hussards parachutistes sont exténués. Mais ils sont fiers d'avoir été à la pointe de l'engagement opérationnel de la France sur cette opération SERVAL. Ils sont fiers d'avoir participé aux premières heures d'une épopée exigeante, d'avoir pris part à la reconquête éclair du nord Mali. Ils ont été fidèles à la devise de l'escadron : « Sans Répit » !

Retour

Du 1er RIMa au « groupe nomade 31 »

Témoignage des raids blindés Niamey Gao puis Gao Tessalit - février 2013
Par le lieutenant-colonel Loïc Girard

Nous roulons à vive allure vers le nord. Nous fonçons plutôt. A notre main gauche, le fleuve Niger étire paresseusement ses larges méandres aux couleurs vives, qui tantôt nous paraissent à portée de main, tantôt disparaissent. Nous filons vers ce qui constitue, pensons-nous, notre objectif principal : la ville de Gao au Mali. Nous sommes encore au Niger, mais plus pour longtemps. Bientôt, ce qui tient lieu de frontière entre les deux pays – une barrière imaginaire sur une route qui ne s'interrompt pas - va être franchi. Après de longues journées d'intense et épuisante préparation, nous sommes grisés par cette reprise du mouvement et surpris par le souffle d'air chaud que la vitesse imprime sur nos visages déjà poussiéreux.

Quelques jours plus tôt, dans les rigueurs de l'hiver au 1er RIMa à Angoulême, au milieu des tempêtes de neige et du verglas devenu envahissant, nous étions tendus vers cette projection. Nous y consacrions nos journées et parfois nos nuits, sans savoir si nous allions vraiment partir et quand. Envoyer un peu plus de deux cent cinquante hommes à l'étranger en avion avec armes et bagages n'a rien d'exceptionnel. Quand il s'agit d'y ajouter pas loin de soixante-dix véhicules, en grande majorité blindés, provenant de toute la France dans un improbable ordonnancement, et surtout en avion, cela relève de la gageure voire de la science-fiction !

A le revivre en l'écrivant, j'en viens presque à me demander si je n'ai pas rêvé. Et pourtant, le ballet des Antonov sur l'aéroport de Niamey en cinq jours et autant de nuits est bien réel. Atterrissant sans crier gare, dans un vacarme assourdissant, ils délivrent au hasard véhicules et conteneurs. S'ensuit une course contre le temps pour inventorier le matériel ou les munitions reçus, équiper les hommes et les véhicules et effectuer un décompte précis de ce qui est arrivé… pour mieux cerner ce qui *a priori* manque encore. Car, à chaque avion, la pression de Paris se fait plus pressante. Et chaque jour, il faut être parti la veille.

Puis le départ survient, un peu sans crier gare, au petit matin. Un court rassemblement de nuit pour une courte mais vibrante allocution, et nous voilà sur la route. Un nom nous a été officiellement attribué, nous sommes maintenant le sous-groupement tactique interarmes 31 (SGTIA 31). Mais, pour nous, ce sera « groupe nomade 31 », surnom affectueux que lui donne un solide sous-officier de la coloniale après plusieurs centaines de kilomètres de raid. La priorité que j'ai assignée à notre colonne blindée est de franchir avant la tombée de la nuit un pont endommagé sur un affluent du fleuve Niger, le pont de Tassiga. C'est l'effet majeur qui a été retenu dans l'ordre que nous nous sommes écrits après une rapide – mais approfondie – phase de réflexion tactique. Grâce à l'aide précieuse du détachement de drones Harfang qui nous a accueillis à Niamey, nous avons soigneusement étudié notre itinéraire sur photos aériennes. Ce pont est un obstacle potentiel dans cette zone de non-droit abandonnée depuis des mois par l'armée malienne. Un gué à proximité semble praticable, signalé par des traces de véhicules. Une manœuvre est élaborée pour sécuriser notre passage : les deux canons Caesar du 11e régiment d'artillerie de marine se mettront en appui quelques kilomètres au sud, avant qu'un peloton blindé du 3e escadron du 1er RIMa permette à la section du 6e régiment du génie de reconnaître le pont en toute sécurité. C'est le plan tout du moins. Et comme souvent (toujours ?), il ne résiste pas longtemps.

Les délais explosent. La traversée de Niamey au petit jour a été lente. Et surtout, les problèmes mécaniques ont commencé à pleuvoir dès la sortie des faubourgs sans fin de la capitale nigérienne. Il est vrai que nos blindés sont passés sans transition de températures négatives à la fournaise sahélienne. Mais ce n'est pas le pire. Certains engins n'ont pas roulé plus de quelques

kilomètres depuis plusieurs semaines, parfois depuis plusieurs mois pour ceux qui sortent des ateliers. D'autres nous ont été livrés de toute la France avec la mention théorique « bon pour rouler » qu'il nous a bien fallu croire sur parole. Les mécaniciens sont sur la brèche, virevoltant d'un engin à un autre, avec une rare ingéniosité pour réparer ce qui ne se répare pas d'ordinaire dans le manuel. Ils puisent sur une petite mais précieuse réserve de pièces qui n'aurait jamais dû quitter la métropole, mais sans laquelle la colonne, elle, n'aurait jamais quitté Niamey. Quelques miracles mécaniques plus tard, et la traction des derniers blindés récalcitrants par nos moyens de dépannage aidant, l'action est relancée. Il n'est plus temps de manœuvrer. Le pont et le gué sont reconnus dans la foulée, protégés par les chars AMX 10RC. Le premier a bien été détruit à l'explosif. Il est coupé net et le filetage désordonné du béton meurtri empêche toute velléité de réaliser un franchissement de fortune. Le second nous permet malgré tout de traverser, vite et mal, entre chien et loup. L'ensemble de la colonne blindée est maintenant du bon côté, mais mêlé inextricablement dans la nuit noire. Je m'essaie à quelques tentatives infructueuses pour démêler l'écheveau et remettre bon ordre dans la colonne sur laquelle la nuit s'est abattue. Nous atteignons ici les limites d'une unité composée d'éléments disparates regroupés pour l'occasion et qui ne se sont pas forcément entrainés ensemble ! Je décide alors de changer de posture : chaque unité, quand elle est appelée, allume ses phares, dépasse la colonne et va se regrouper quelques kilomètres plus au nord sur l'axe. C'est certes visible, mais finalement simple et surtout efficace.

Au même moment, des tirs d'armes automatiques se font entendre au loin. Dans la nuit, les perceptions sont brouillées et il est plus difficile de se repérer. Heureusement, quelques éclats de rafales décelés de l'autre côté du fleuve permettent de les estimer lointains. Un coup d'œil à nos cartes numérisées et nous pouvons alors constater que la zone des tirs est éloignée, au-delà du fleuve, sans danger ni implication pour nous. J'envoie dans la foulée mon adjoint avec un peloton blindé se porter en avant de la colonne avec pour mission d'atteindre Gao le plus vite possible et d'y préparer notre arrivée en liaison avec les troupes françaises récemment arrivées sur place. Nous reprenons la route en bon ordre.

Nous roulons phares allumés. Après le cahin-caha des pannes et le tohu-bohu du franchissement, j'estime que nous avons assez perdu de temps alors que ma mission est toujours de rallier Gao au plus vite. Je fais de surcroît le pari qu'une colonne blindée française clairement identifiée et progressant de nuit à vive allure suscitera plus de crainte que d'envie dans une zone livrée à elle-même depuis des mois. Et de fait, la fin de ce raid se déroule sans problème majeur. Tout au plus faut-il s'arrêter dix minutes pour intervertir les conducteurs, après que mon radio me signale que le VAB derrière nous commence à zigzaguer dangereusement sur la route. Vers trois heures du matin, nous atteignons enfin Gao. Nous rejoignons directement l'aéroport en évitant les trous sur la route et en comptant les carcasses laissées sur le côté, autant de traces des récents bombardements aériens sur l'ennemi.

Nous sommes à Gao depuis trois jours. Une éternité. Les activités ne manquent pas, entre le plan de défense, la destruction de munitions sauvages et la remise en condition de nos engins. Nous recevons soudainement l'ordre de nous préparer à partir. Cela pourrait être le lendemain, c'est tout du moins ce qui m'est annoncé au point de situation du soir par l'état-major réduit de la 11e brigade parachutiste qui sert d'élément de commandement avancé à la brigade SERVAL. Ce départ se fera à une condition : nous serons en appui, et en appui seulement, derrière le bataillon nigérien arrivé entretemps. Je quitte cette réunion un peu dubitatif. S'il faut vraiment mettre ce bataillon en tête, je pense que cela nécessitera quelques délais, en tout cas plus longs que la veille au soir pour le lendemain matin… Je n'ai pas fait quelques mètres que déjà je suis rappelé : le départ est prévu dans la nuit, direction Tessalit au Nord… et sans bataillon nigérien. Je dois revenir dans deux heures pour préparer les ordres. S'ensuit une réunion « collaborative », inédite mais constructive, où chaque spécialiste parle dans son domaine et où chaque point sujet à débat est ensuite tranché. Il est question de m'imposer un itinéraire par la transsaharienne, précisément là où je ne souhaite pas passer. C'est LA piste du nord. Jusque-là, nous avions progressé dans une

zone que l'ennemi avait conquise. A partir de maintenant, nous allons entrer sur son propre territoire, autant ne pas lui faciliter la tâche. Une alternative existe : emprunter la vallée de Tilemsi, bien à l'ouest de l'Adrar des Ifoghas. Le colonel major Dacko, commandant le détachement malien récemment revenu à Gao, me l'a vivement conseillé alors que je suis allé le voir dans l'après-midi pour étudier les différentes zones d'action possibles au nord. Je réussis à obtenir que l'ordre d'opération prévoie les deux itinéraires. Nous travaillons ensuite une partie de la nuit à formaliser notre mission pour que chaque élément qui compose la colonne sache ce qu'il a à faire, comment et dans quel ordre. La mission elle-même est simple, il faut s'emparer de la piste d'aviation de Tessalit dans deux jours, en appui d'une action aéroportée. A deux heures du matin, l'ordre de la brigade nous parvient signé. A quatre heures, nous récupérons les guides touaregs demandés dans la soirée au colonel major Dacko. A six heures, nous nous apprêtons à partir mais le départ est décalé à neuf, car il faut attendre l'arrivée à Gao d'un aéronef capable de conduire une évacuation sanitaire. A neuf heures, nous partons enfin, mais dès la ville laissée derrière nous l'ordre tombe : il faut attendre un preneur d'images. Deux heures passent en rase savane. A onze heures, la colonne repart, groggy par l'attente.

Les ennuis mécaniques sont plus rares mais les occasions de ralentir ne manquent pas, entre les crevaisons et les enlisements. Il suffit de vouloir éviter une dune de sable pour qu'un camion-citerne bien rempli, se croyant plus malin ou tout simplement étourdi, s'y pose en attendant d'en être extrait. Nous avançons dans une immense plaine sans fin. Elle est par endroit sablonneuse. Mais, plus souvent, c'est une terre brûlée par le soleil que nous traversons. Des troupeaux de dromadaires surgissent de nulle part, sans pasteur, et s'écartent ensuite de notre route pour disparaître comme ils sont arrivés. Avec les retards successifs, la nuit tombe vite. Nous nous arrêtons avec un dispositif concentrique qui pourrait ressembler à celui des caravanes du *Far West*, peu après la bourgade isolée d'Almoustarat. Un duo d'hélicoptères vient nous rejoindre. Il s'arrête un moment parmi nous, et fait le plein à notre citerne. Au milieu de rien, un bon camarade descend de l'appareil pour des retrouvailles improbables. Puis ils redécollent, survolent les environs et ne décèlent rien de suspect. C'est de bon augure pour cette courte nuit. Et c'est humainement rassurant de constater que nous ne sommes pas complètement seuls.

Le briefing avant départ a lieu sur un capot de véhicules, une tasse de mauvais café à la main. La colonne s'ébroue et reprend sa route. Nous dépassons Anéfis, et la vallée de Tilemsi s'offre à nous. Le sable est maintenant omniprésent. Nous roulons à vive allure, sans voir autre chose que les halos de poussière devant nous qui s'égrènent jusqu'à l'horizon. Les distances s'allongent alors que la vitesse augmente. La colonne des soixante-dix véhicules s'étend bientôt sur quinze à vingt kilomètres. Des heures brûlantes passent. Puis, sur les conseils de notre guide touareg, il faut à nouveau emprunter une portion de transsaharienne. C'est le seul point de passage pour traverser une immense zone sablonneuse infranchissable. Nous bifurquons vers l'Est. Après les grands espaces, nous affrontons la « tôle ondulée ». Les engins, comme leurs occupants, subissent alors les secousses d'une piste durcie. C'est interminable. Des avions Rafale prennent bientôt contact avec nous. Ils reconnaissent à notre profit les environs, sans déceler de présence ennemie. Tant mieux. Car nous serions bien en peine de réagir, canalisés que nous sommes sur cette maudite piste !

Nous quittons enfin la zone sablonneuse. Un nouveau paysage s'offre à nous, avec des pierres noires à perte de vue et une piste caillouteuse. Nous avons pris du retard sur les prévisions. L'heure est pourtant à la pause : il faut faire les pleins, une manœuvre en soi. Nous mettons à profit ce délai pour préparer le denier bond, l'abordage de Tessalit. Il fait nuit maintenant et le capitaine commandant l'escadron blindé nous a rejoint. Nous étudions alors, toujours à base de photos aériennes, la piste de Tessalit et la caserne attenante, ainsi que leurs accès. Nous pensons un moment que notre mission est décalée d'une journée car nous recevons un message annonçant le report de 24 heures de l'opération aéroportée que nous sommes censés appuyer. Le doute s'installe sur la conduite à tenir, d'autant que nous avons du mal à établir une liaison avec Gao. Je

prends alors la décision de repartir, me rattachant à l'esprit de la mission qui m'a été clairement donné au départ : « au plus vite ».

Nous repartons et quittons très vite la transsaharienne pour rejoindre une fois encore la vallée de Tilemsi. Nous progressons lentement, phares allumés, les uns derrière les autres, pour ne pas perdre de temps, et surtout pour ne pas se perdre tout court dans cette nuit d'encre. Après des heures de conduite quasi hypnotique, la colonne s'est scindée en deux. Nous continuons à rouler, en nous efforçant de ne pas perdre les véhicules devant nous. Les lumières plus loin, masquées par la poussière et la nuit, se dérobent à notre regard lourd. Pas de pause. Soudain, vers trois heures du matin, une fusée éclairante est tirée face à nous. La colonne se ressaisit en un instant. En tête, un peloton d'éclairage de circonstance, composé de VBL, réagit sans attendre. Des véhicules se dérobent alors qu'il se porte au-devant du tir. Des sonnettes ennemies sans aucun doute. Dans la nuit, impossible et déraisonnable d'entamer une quelconque poursuite. Nous repartons.

Un peu avant six heures, alors que la nuit se retire, la première colonne s'arrête quelques minutes pour se regrouper, prétexte à chauffer un rapide café. Le soleil se lève sur un horizon nu. Il fait froid. Nous sommes tous emmitouflés et apprécions tant la courte pause que le café brûlant. Mais il faut y aller. La première colonne repart, alors que la deuxième, qui n'a pas encore complètement rallié, est laissée sur place pour pouvoir approvisionner en carburant des hélicoptères dans la journée. Nous sommes vraiment loin de tout, même pour les hélicoptères. C'est alors une course effrénée dans une nouvelle plaine sablonneuse. Les équipages accélèrent, enivrés par l'air frais et libérés de la fatigue comme de la lenteur de la nuit. Les chars AMX 10RC sont devant, et le reste de la colonne a du mal à les suivre. Cette course effrénée est comme une libération. Je ne pensais pas que les blindés pouvaient rouler à aussi vive allure. Le temps est comme suspendu. Repus de vitesse, une rivière de pierres finit par nous ralentir. Nous sommes à nouveau canalisés dans un paysage lunaire sur une piste plus étroite que jamais. Les pierres sont particulièrement acérées et la crainte de voir un pneu éclater est permanente. La chance nous sourit et c'est épuisés mais sans dommages que nous nous extirpons de cette nouvelle difficulté. Nous sommes maintenant trente kilomètres au nord de Tessalit. Comme prévu, nous avons dépassé notre objectif et allons l'aborder directement en évitant la ville plus au sud. Un nouveau binôme d'hélicoptères nous survole longuement. Le Tigre et le Puma longent la colonne au plus près. Nous pouvons presque les toucher. Puis ils disparaissent. L'escadron blindé regroupe ses moyens en tête. Le capitaine donne ses derniers ordres en radio alors que Tessalit est à vue. Les chars investissent promptement la piste d'aviation puis la caserne. La piste est obstruée et la caserne en partie détruite, vestiges de combats et de bombardements antérieurs. L'ennemi n'est pas présent. Peu importe, nous sommes là, mission accomplie, après un dernier effort continu de vingt-neuf heures et 570 kilomètres au milieu de nulle part. La fatigue et la poussière recouvrent les visages, mais ce n'est pas l'essentiel. On n'y voit que les sourires.

Retour

SERVAL 1, phase destruction : retour d'expérience du 3e escadron du RICM

Par le capitaine Jean-David PERIS

A la suite du déclenchement de l'alerte Guépard le 12 janvier 2013, après un acheminement ferroviaire jusqu'à Toulon puis maritime jusqu'à Dakar, et après enfin 3 000 km de mouvement routier, le 3e escadron du régiment d'infanterie- chars de marine et ses renforts ont été engagés du 21 janvier au 8 mai 2013 dans l'opération SERVAL au Mali. Ils ont formé le SGTIA 23. Les enseignements tirés de cette opération extraordinaire sont nombreux, mais ils conforteront cependant le lecteur sur la nécessité de recourir à des concepts fondamentaux dans le domaine de la préparation opérationnelle des unités blindées en métropole.
Le SGTIA 23 a pu remplir les missions qui lui ont été confiées en s'appuyant sur :

- un matériel rustique, connu et maîtrisé par les hommes qui le servaient ;
- des équipages soudés et aguerris ;
- le respect des fondamentaux tactiques
- le pragmatisme et la capacité d'initiative de chacun.

Les enseignements de l'opération seront tout d'abord évoqués au travers du prisme de la préparation de la mission et de l'élaboration des ordres, puis de celui de la conduite des opérations, enfin par le biais de l'évocation de l'opération Panthère III, qui a constitué l'épreuve du feu de l'unité.

I- <u>La préparation de la mission et l'élaboration des ordres</u>

11) Des missions de cavalerie blindée appliquées au terrain malien

Le SGTIA 23 a reçu des missions conformes à la doctrine. Eclairer, reconnaître un axe/ un point ou sur une direction, mener un raid blindé, prendre et préciser le contact constituent les missions offensives confiées à l'unité. Surveiller, appuyer et tenir furent les seules missions statiques données. Enfin, l'escadron eut également à mener des escortes de convoi et à assurer la défense du camp de Tessalit et de sa piste d'aviation dans le cadre d'un contrôle de zone de longue durée. Ces missions et celles qui en découlent pour les subordonnés sont enseignées à l'Ecole de cavalerie et sont régulièrement revues par les unités au CENTAC ou au cours d'exercices de simulation dans les régiments.

12) Situation ennemie et amie

En ce qui concerne les « groupes armés djihadistes » (GAD), l'unité s'était préparée à affronter des véhicules de type BTR60 ou BRDM2 et des *Technicals* armés de mitrailleuses lourdes, de canon sans recul ou de lance-roquettes. Dans les faits, le SGTIA n'a été confronté qu'à des combattants à pieds, équipés d'ALI et de lance-roquettes. Toutefois, l'unité a subi par deux fois des incidents mine et a été confronté en permanence à la menace IED, contraintes qui ont fortement influencé rythme de la manœuvre et articulation.
Les combattants du Mouvement national de libération de l'Azawad (MNLA), anciens alliés touaregs des djihadistes, mais qualifiés de neutres pendant l'opération, ont été croisés à plusieurs reprises. Chaque nouvelle rencontre a systématiquement donné lieu à une démonstration de force et à la mise en place d'un dispositif très dissuasif de la part du SGTIA. Ce *show of force*

systématique a permis à l'unité de conserver sa liberté d'action en toutes circonstances face à un acteur incertain.
Les unités des forces armées maliennes (FAMA) n'ont été côtoyées que lors d'une seule opération en février. En revanche, deux soldats FAMA d'origine touareg ont été détachés au profit du SGTIA à compter de mi-février. Ils ont été utilisés prioritairement comme traducteurs auprès des populations ou du MNLA car leur connaissance du terrain n'a pas été à la hauteur des espérances en raison de leur incapacité à utiliser une carte.
Les populations rencontrées ont été rares et le risque récurrent de présence de GAD cachés parmi celles-ci, associé à celui d'éventuels liens entre certaines tribus touaregs et les GAD, a forcé l'unité à faire preuve d'une grande prudence à chaque prise de liaison.

13) Les ordres aux subordonnés et leur diffusion

Le commandant d'unité s'est constamment appuyé sur les méthodes et outils enseignés lors de son passage à l'Ecole de cavalerie. Ainsi a-t-il veillé à respecter les principes de l'effet majeur, du découpage de l'action en deux ou trois temps en attribuant aux subordonnés des missions réglementaires dans un cadre espace-temps précis, même si celui-ci était parfois plus étendu que celui enseigné en école.

De la même manière, l'usage de la caisse à sable de fortune a été systématique, y compris aux horaires les plus improbables. Le *rehearsal*, réalisé dans la foulée de l'ordre initial, a toujours permis au commandant d'unité de vérifier que chacun avait bien compris son rôle et sa place dans la manœuvre de l'escadron. L'ordre initial ayant été régulièrement communiqué à la voix sans support imprimé, le chef a régulièrement été surpris de voir que l'usage de la caisse à sable, lors du *rehearsal*, permettait de vérifier que dans 90 % des cas les subordonnés s'étaient appropriés les ordres, même après avoir été jugés complexes au premier abord par le commandant d'unité.

II- <u>La conduite des opérations</u>

21) L'autonomie et l'éloignement de l'unité

Les principales contraintes de l'opération SERVAL ont été les importantes élongations qui ont marqué les domaines tactique, logistique et soutien. Ces facteurs ont pu être fortement limités par l'autonomie logistique dont disposait le SGTIA dès son arrivée sur le territoire. En effet, le format pertinent du module Guépard de l'escadron AMX 10RC attribuait d'emblée à l'unité une autonomie dans les domaines santé (ROLE 1 avec un médecin, un infirmier et quatre auxiliaires sanitaires), maintien en condition (VAB ELI, GBC Lot 7, CLD et leurs équipages de maintenanciers), et ravitaillement (10 GBC 180, 5 remorques 1 500 litres, CCP 10, GBC BMH MUN), parfois augmentée par l'emport de matériel supplémentaire lors du déclenchement de l'alerte (ingrédients, nourrices à eau et jerricans à gas-oil, groupe électrogène). Cette capacité d'emport a permis à l'unité de disposer d'une autonomie allant de 7 à 10 jours, selon la distance à parcourir.
La grande rusticité des engins blindés AMX 10RC et VBL a permis à l'unité de conserver une DTO acceptable malgré un soutien logistique réduit au minimum et pénalisé de surcroît par l'absence de pièces de rechange et d'ingrédients.

En plus des implications logistiques, les élongations ont également donné lieu à des situations dans lesquelles le commandant d'unité, avec son SGTIA et ses appuis, s'est trouvé à plusieurs reprises très éloigné de ses chefs. Ainsi, lors de l'opération Wasso en avril 2013, le SGTIA a manœuvré dans le Grand erg à proximité de la frontière algérienne et à plus de 150 km du camp de Tessalit et de son chef direct. Cette situation s'est reproduite à deux reprises avec des distances de l'ordre de la centaine de kilomètres. Fort de cette autonomie tactique, au regard de sa mission et son appréciation de situation, le capitaine a exercé un véritable commandement de chef interarmes mettant en œuvre ses pelotons blindés, sa section d'infanterie, sa section du génie, ainsi que la section appui mortier et les appuis 3D qui avaient été dévolus.
Enfin, les distances à parcourir, l'évolution fréquente de l'articulation des GTIA et le grand nombre des missions à accomplir ont entraîné une véritable nomadisation du SGTIA, celui-ci ne passant que rarement plus de deux ou trois nuits au même endroit, dans des conditions de vie particulièrement rigoureuses du fait de l'absence totale d'infrastructure et de confort minimal (lit de camp, filet anti-chaleur, etc.). A compter du 1er avril, l'unité mènera des opérations de niveau SGTIA d'une durée maximale de quatre jours, à partir du camp de Tessalit en rayonnant entre l'Adrar des Ifoghas et la frontière algérienne et en s'appuyant sur la voie de communication locale, la Transsaharienne.

22) La conduite des opérations de nuit

En dépit des moyens optiques dont disposait le SGTIA, les mouvements de nuit ne visèrent qu'à terminer les déplacements qui n'avaient pu être achevés dans la journée en raison du rythme de la manœuvre ou des pannes. La menace mines/IED permanente dans les zones tenues par l'ennemi ainsi que les risques de tirs fratricides expliquent probablement ce fait.
Pour autant, l'arrivée de l'obscurité ne signifiait pas la fin des opérations. Ainsi, et de manière systématique dans les zones montagneuses, le SGTIA a toujours cherché à s'emparer d'un mouvement de terrain offrant des vues sur le compartiment suivant avant la tombée de la nuit. Cette posture vitale pour la sûreté du SGTIA a souvent constitué l'effet majeur du capitaine commandant. Cette mission a généralement été donnée à la section d'infanterie débarquée et renforcée d'un groupe du génie. Deux pelotons blindés s'adossaient ensuite à la crête tenue afin de compléter le dispositif de sécurité à 360 degrés. La section du génie complétait la surveillance, un peloton constituait la « QRF », et l'OCF[1] et le JTAC[2] rejoignaient les hauteurs tenues par l'infanterie pour participer à l'observation.

23) L'emploi des renforts interarmes

En dehors de la phase d'acheminement de Dakar à Gao, l'unité a toujours pris la forme d'un SGTIA à dominante blindée. La section d'infanterie, par sa capacité à débarquer, a régulièrement reçu la mission de saisie de mouvements de terrain ou de fouille d'objectif. L'OCF et son JTAC, en plus des traditionnelles missions d'appui et de neutralisation/aveuglement qui seront évoquées ultérieurement, ont fourni au commandant d'unité une aide extrêmement précieuse dans le domaine de l'étude du terrain, grâce à des moyens modernes (cartographie satellite et logiciel

[1] Officier de coordination des feux

[2] *Joint terminal attack controller*

informatique) qu'ils maîtrisaient parfaitement. A plusieurs reprises, l'OCF du SGTIA est parvenu à identifier des itinéraires de progression ou d'infiltration AMI ou ENI, fournissant au commandant d'unité une aide précieuse pour la réalisation de la mission.
Le génie, sous la forme d'une section de combat complétée régulièrement d'une équipe EOD, a généralement reçu des missions de vérification de non-pollution des points de passage obligés et des zones suspectes, réalisant à plusieurs reprises, sur des distances pouvant aller jusqu'à cinq kilomètres, des ouvertures d'itinéraires, appuyé par les pelotons blindés. Le commandant d'unité a souvent placé la section du génie en soutien derrière le peloton de tête, détachant généralement un de ses groupes au profit de celui-ci afin de gagner des délais en cas d'intervention.

III- L'opération Panthère III

31) la mission et sa préparation

Le 24 février, après avoir quitté le village d'Aguelok sur court préavis, le SGTIA, qui a désormais intégré le GTIA3 depuis le 20 février, se voit confier la mission de « prendre et préciser le contact dans la vallée de Tibeggatin tout en couvrant face à la vallée de Terz, en mesure d'appuyer le SGTIA 31 à dominante infanterie dans sa saisie des hauteurs nord de Tibeggatin ». Le SGTIA est constitué de deux pelotons AMX 10RC, d'une section d'infanterie, d'une section du génie et d'un OCF renforcé d'un JTAC. Le SGTIA ne dispose alors que de deux pions réels de manœuvre, puisque l'un de ses deux pelotons reçoit une mission de couverture du GTIA. A 25 km plus à l'est, les FATIM (forces armées tchadiennes en intervention au Mali), avec lesquelles la jonction devra être effectuée au centre du massif de l'Adrar des Ifoghas, ont eu plus d'une vingtaine de tués. Le début de l'opération est reporté d'une journée dans l'attente de la mise en place des derniers modules.

32) Les combats du 26, l'incident mine du 27 février, la relance de l'action et le désengagement

Le 26 février à 5h00 du matin, le SGTIA franchit Lima Delta. A 10h00, la couverture est en place face à la vallée de Terz, à plusieurs kilomètres au sud-est du reste de l'unité. A 12h00, le SGTIA reçoit pour mission de s'emparer des hauteurs sud de la vallée. A 14h00, la section d'infanterie débarquée, renforcée d'un groupe du génie, est prise à partie alors qu'elle achève l'ascension du mouvement de terrain, orienté nord sud. L'ennemi, difficile à localiser, est installé sur le versant est de la crête et sur un deuxième mouvement de terrain parallèle, situé à l'est du premier. Après un échange de tirs d'armes automatiques et de grenades, la section d'infanterie compte deux blessés. Sur ordre du commandant d'unité, la section rompt le contact, appuyée au plus près par ses VAB et un peloton AMX 10RC. Plusieurs combattants adverses sont détruits par le peloton blindé et les VAB en appui, ainsi que par le largage de deux bombes par la chasse. A 15h00, les blessés, pris en charge par le médecin, sont évacués vers le TC2. A 16h00, le SGTIA reçoit l'ordre de reprendre la crête. Un deuxième peloton vient de rejoindre l'unité mais le troisième reste en couverture du GTIA. A 17h00, après un tir d'aveuglement des Caesar et la destruction au missile ERYX et au 105mm des postes de combat situés au sommet de la ligne de crête, le mouvement de terrain est conquis par la section d'infanterie. Après le tir de plusieurs roquettes RPG7 qui manquent leurs cibles, des GAD, partiellement masqués par la végétation qui couvre la

vallée, sont mis hors de combat par les AMX 10RC, le largage d'une troisième bombe et les tirs de la section génie qui a été placée en couverture face à la rive nord de l'oued. A 21h00, l'intégralité du mouvement de terrain est tenue par la section d'infanterie et la section du génie. Plusieurs tirs ponctuent la nuit sans qu'il soit possible de déterminer précisément leur origine.
Le 27 février à 6h00, le SGTIA reprend la reconnaissance de la vallée, désormais beaucoup plus étroite. A 6h30, le VBLL du commandant d'unité, situé derrière les deux pelotons de tête déployés en échelon refusé, saute sur une mine. Un des deux officiers adjoints prend le commandement de l'unité afin de coordonner l'évacuation du pilote et l'ouverture d'itinéraire par le génie, actions qui prendront la journée. Après les pertes de la veille, l'ennemi a probablement quitté la zone car aucun contact n'est signalé.
La mission de reconnaissance vers l'est se poursuit sans encombre. Plusieurs tonnes de matériel et de munitions abandonnés par les GAD sont découvertes par l'ensemble du GTIA. Le 2 mars, la liaison est faite avec le GTIA 4 à quelques kilomètres au sud-ouest du village d'Ametetai. Le 3 mars, l'unité quitte l'Adrar des Ifoghas pour Tessalit et une phase de remise en condition de quatre jours, la plus longue depuis le débarquement à Dakar.

33) Les enseignements des premiers combats

La pertinence binôme VBL-AMX 10RC :
Le premier a assuré la protection rapprochée du deuxième, repérant avec efficacité les menaces (départ de coup ALI et tirs de roquettes RPG7), l'AMX 10RC détruisant les cibles qui lui étaient désignées. L'inadaptation des bandes de 7,62 fournies avec une partie des mitrailleuses ANF1 a donné lieu à de nombreux incidents de tir qui ont restreint la capacité d'autodéfense du groupe investigation, déjà largement exposé.
Le rôle de la section d'infanterie :
Il a été essentiel. Appuyée par les blindés, cette section saisissait à pied les hauteurs, puis renseignait et appuyait à son tour la manœuvre des blindés dans la vallée.
La section du génie :
En dehors de la nécessaire et traditionnelle mission d'appui à la mobilité, elle a démontré plus que jamais sa capacité à combattre, que ce soit par le tir de ses armes de bord ou par sa capacité à débarquer et tenir le terrain, complétant ainsi les capacités de la section d'infanterie.
La cartographie :
Les cartes papier au 1/200 000 fournies avant le départ, (commandant d'unité et OA) ou numériques (SIT et SITTEL) n'ont pas permis d'effectuer l'étude du terrain de façon précise, forçant le chef à commander à vue du terrain, ce qui, en zone de montagne, se traduit par une présence au plus près du premier échelon, entraînant une exposition accrue aux menaces. A compter de début mars, un SITTEL disposant de photos et d'un logiciel de cartographie sera installé dans le VBLL du commandant d'unité par le sous-officier TRANS et l'OCF. Ils permettront une étude extrêmement fine du terrain et la réalisation de baptêmes terrain et de caisses à sable particulièrement précis.

Acteur engagé sans réserve dans le succès de l'opération SERVAL, le SGTIA 23 a rempli les missions reçues, tirant à chaque fois profit des enseignements tactiques et techniques des opérations précédentes. Disposant d'un matériel polyvalent et rustique, et malgré son ancienneté, il a pu mesurer pleinement sur le terrain le sens du mot aguerrissement. Le commandant d'unité a pu compter sur des subordonnés dont la qualité de la formation en école de spécialité, mais aussi la camaraderie et l'esprit de corps ont permis de surmonter les difficultés logistiques, la fatigue et les peurs individuelles.
Enfin, la « baraka » a probablement été plus d'une fois du côté d'une unité dont les hommes et les femmes sont rentrés transformés des adrars et des déserts du Mali.

Retour

Le sous-groupement blindé Désert de Tessalit : le 1er escadron du 1er REC dans les Ifoghas

Par le capitaine Louis-Marie Velut

Déployé en autonome sur le point d'appui de Tessalit en tant qu'escadron blindé désert au sein du groupement tactique Désert dans le cadre de l'opération SERVAL 2 (de mai à septembre 2013), le 1er escadron a effectué pendant plus de quatre mois une mission de combat exigeante aux confins du Sahara, renouant avec la tradition de ses Anciens. Le sous-groupement blindé Désert était composé pour sa mission de trois pelotons blindés sur AMX 10RC, d'une section d'infanterie, d'une section du génie renforcée d'une équipe EOD, d'une section de mortiers de 120 mm, d'un observateur d'artillerie et d'un TC1[1]. Un peloton a été détaché sur GAO pendant tout le mandat.

Un déploiement rapide à l'extrême nord-est du Mali.

Le 7 mai 2013, sous un soleil de plomb, en six heures de vol, équipés d'un lourd barda, les légionnaires du 1er escadron sont aérotransportés directement sur leur nouvelle zone d'action. Il s'agit de la base avancée de Tessalit située à 1 300 km au nord-est de la capitale malienne, à la frontière de l'Algérie et du Sahara, au cœur de l'Adrar des Ifoghas. Ce massif est constitué de petites montagnes caillouteuses aux rochers gris et tranchants, véritable obstacle naturel pour les hommes et les véhicules, où les températures atteignent 60 degrés à l'ombre. Pour les groupes armés djihadistes (GAD), ce sanctuaire sert depuis quelques années de repaire quasi inexpugnable. Ce massif montagneux désertique et hostile sera la zone d'action principale de l'escadron pendant quatre mois.

Une préparation rigoureuse en France centrée sur les fondamentaux et la rusticité.

Face à un terrain si rude et à un ennemi qui se dérobe, l'escadron n'aurait pu atteindre les objectifs qui lui étaient assignés sans une préparation opérationnelle très poussée. Les légionnaires sont prêts. Pour eux, c'est l'aboutissement de plusieurs mois de préparation opérationnelle centrée sur l'aguerrissement, la manœuvre blindée et le tir canon.

Défendre la base de Tessalit, protéger la piste d'aviation, contrôler la zone.

Après avoir relevé les quatre pelotons du RICM[2], les légionnaires prennent rapidement à leur compte la défense du camp en armant les deux postes avancés situés à l'extérieur de la base. Sur ces deux postes, les possibilités de vues et de tirs n'ont de limites que l'horizon et la portée des armes. Le paysage y est insolite car désertique. Les seuls décors sont les mirages des réverbérations ardentes des quelques 55° à l'ombre et la Transsaharienne, unique piste empruntée jadis par les nomades à dos de dromadaires, dorénavant empruntée par les 4x4 qui sillonnent la région. Les autres pelotons se répartissent la QRF blindée, des patrouilles quotidiennes dans la zone d'action pour rassurer les populations et la protection de la piste d'aviation. Cette dernière est le cordon ombilical de Tessalit : sans elle, impossible de tenir dans la durée. Aussi les légionnaires surveillent-ils très attentivement chaque poser d'aéronef apportant de précieuses cargaisons pour la base. Les pelotons effectuent également de nombreuses patrouilles autour de Tessalit. Le but est de marquer la présence de la force et de recueillir du renseignement pour monter les futures opérations dans l'Adrar des Ifoghas.

[1] Train de combat n°1. C'est l'élément de soutien logistique qui est au plus près du sous-groupement.

[2] Régiment d'infanterie-chars de marine. Basé à Poitiers et appartenant à la 9e brigade d'infanterie de marine, il est l'un des deux régiments de cavalerie des troupes de marine.

Détruire la logistique ennemie dans l'Adrar des Ifoghas.

Pendant son mandat, l'escadron blindé Désert va effectuer plusieurs opérations au cœur de l'Adrar dans le but de porter un coup décisif à la logistique ennemie. Ces opérations porteront des noms d'étoiles : « Sirius », « Croix du sud », « Eclipse », « Centaure ». Elles permettent la mise au jour de nombreuses caches de munitions et d'armement et la découverte d'explosif artisanal en quantité très importante. Saisissant chaque opportunité, l'escadron capture également plusieurs djihadistes lors de missions de contrôle de zone au sud de Tessalit.

Le rôle clé de l'AMX 10RC dans le contrôle du nord Mali.

Au cours de toutes ces opérations, les AMX 10 RC de l'escadron donnent leur pleine mesure. Conjuguant puissance de feu et mobilité alliées à la capacité de renseignement des VBL, ils sont déterminants dans le succès des opérations. Leur très grande mobilité permet lors des opérations de couvrir et de contrôler un espace considérable en peu de temps. Dans les phases de raid blindé et de contrôle de la périphérie du massif des Adrars, ils apportent puissance et vitesse. Dans les phases de reconnaissance, ils sont un élément clé de l'appui et des ouvertures d'itinéraires. Dans les phases de franchissement d'oueds, ils constituent une aide précieuse à la mobilité (tractage de VAB ensablés). Enfin, dans les phases de saisie d'objectifs, ils apportent un appui canon dans des zones inaccessibles aux VAB permettant à la troupe débarquée d'être toujours appuyée au plus près. Le travail de renseignement des escouades, l'aide de nos guides et l'excellent contact des légionnaires avec la population locale font ensuite la différence pour rechercher toute présence ennemie. Après la mise en place d'un dispositif de bouclage par les AMX 10RC et un appui canon au plus près, les VBL guident les EOD et les sapeurs vers la zone à fouiller. Il s'agit d'une nouvelle cache…Celle-ci contient une très grande quantité de détonateurs électriques servant à la fabrication des IED…une belle prise.

Après plus de quatre mois de reconnaissances au cœur de ce massif, le bilan réalisé par le sous-groupement blindé Désert est excellent. Son action a considérablement affaibli la logistique de l'ennemi et sa capacité à combattre. L'escadron a également renforcé la cohésion et la combativité de ses légionnaires lors de cette mission de combat passionnante et éprouvante qui rappelle à tous que l'esprit de corps est décisif pour mener à bien ce type d'opération.

Retour

Les Lions de Gao

Par le capitaine François Barthelot

Au cours du 2e mandat de l'opération SERVAL, l'escadron d'aide à l'engagement (EAE) du groupement tactique interarmes (GTIA) Désert était armé par l'escadron d'éclairage et d'investigation (EEI) de la 6e brigade légère blindée (6e BLB), qui est le 4e escadron du 1er régiment étranger de cavalerie.

L'EEI comporte organiquement un peloton de commandement et de logistique (PCL) et trois pelotons d'éclairage et d'investigation (PEI) constitués chacun de quatre patrouilles de deux véhicules et d'un camion d'allègement pour un total de vingt-six cadres et légionnaires. La structure des pelotons est la suivante : une patrouille commandement équipé de VBL[1] avec une mitrailleuse 7,62, deux patrouilles d'éclairage constituées pour chacune d'entre elle d'un VBL 7,62 et d'un VBL équipé d'une mitrailleuse de calibre 12,7 mm, une patrouille antichar dotée de missile MILAN d'une portée maximale d'environ 2 000 mètres.

A l'occasion de l'opération SERVAL, l'escadron a basculé sur un format EAE en transformant ses PEI en pelotons de reconnaissance et d'intervention antichar (PRIAC). Le nombre total d'engins dans le peloton est resté inchangé ; en revanche la structure des patrouilles a été modifiée avec la disparition d'une patrouille d'éclairage au profit d'une patrouille antichar. Pour achever son changement de format, le 4e escadron a également incorporé un peloton d'appui direct (PAD) constitué de trois VAB[2] équipés de canon de 20 mm, d'un VBL pour le chef de peloton, et deux VBL pour l'escouade.

Au cours de ces quatre mois, l'escadron a été déployé dans la région de GAO, à 400 kilomètres à l'est de Tombouctou, le long du fleuve Niger. La très grande mobilité et la capacité de réaction de l'escadron sont deux éléments qui permettent de conserver l'initiative ou de la reprendre à l'adversaire. L'intérêt de l'EAE a donc résidé dans sa capacité à se projeter vite et loin sur plusieurs centaines de kilomètres en un temps très restreint. Principalement équipé en VBL, l'escadron a pu profiter des importantes capacités de franchissement de ce véhicule tout terrain. Son faible poids (environ quatre tonnes) associé à une motricité adaptée lui a permis de franchir quasiment tous les compartiments de terrains là ou de grands détours auraient été nécessaires pour des véhicules plus lourds. L'absence de réseau routier bitumé au nord du fleuve Niger rend le réseau de pistes quasiment impraticable pendant toute la saison des pluies. La mobilité d'un EAE permet donc d'intervenir au sol ou de maintenir une présence dans le cadre d'un contrôle de zone dans des endroits où la seule alternative possible est l'opération héliportée. En apparaissant dans des endroits considérés comme inaccessibles en véhicule blindé, l'EAE a su créer la surprise chez l'ennemi. Combiné aux autres capacités d'intervention de la force (équipes spécialisées, opérations héliportées, appuis feux hélicoptère, CAS[3]…), l'EAE a été un atout supplémentaire pour donner à l'ennemi un sentiment d'insécurité permanent.

Face à un adversaire qui n'a pas la maîtrise du ciel et qui privilégie un mode d'action basé sur l'attaque suicide ou la pose d'engins explosifs improvisés, esquivant le choc frontal avec une armée conventionnelle, les pelotons VBL, appuyés par le PAD, ont donné à la force SERVAL une capacité de recherche et d'intervention rapide, adaptée et immédiate. Unité de cavalerie embarquée, les pelotons sont en mesure de répliquer instantanément à l'apparition d'une menace tout en restant sous blindage. Les possibilités de vue étant largement supérieures à celles qui existent en centre Europe du fait du climat désertique, la densité de population étant extrêmement faible, toute détection d'un attroupement d'individu ou d'un risque d'embuscade dans les zones sensibles est immédiatement prise en compte par les pelotons. La mobilité et la vitesse

[1] Véhicule blindé léger.

[2] Véhicule de l'avant blindé.

[3] *Close Air Support* : appui feu au profit de troupes au sol.

d'exécution permettent de surprendre un adversaire se déplaçant le plus souvent en pick-up et équipé d'armes légères d'infanterie.
Le théâtre malien a par ailleurs largement validé l'intérêt d'une coordination fine entre les aéronefs - notamment les hélicoptères - et les équipages des véhicules blindés. Même débarqué, un équipage de VBL est en mesure de reprendre sa progression de manière quasi instantanée. Face à un adversaire évasif, les mouvements des véhicules au sol ou des aéronefs peuvent affoler l'ennemi qui se pense vu ou sur le point d'être découvert. L'appui des moyens 3D pour détecter tout changement d'ambiance ou d'attitude dans la zone a constitué un atout particulièrement opportun. A moins que du personnel ne prenne à partie un élément ami, il était très difficile pour les pilotes de valider une identification positive d'un ennemi au sol dans des contrées ou la plupart des armées et des forces rebelles ou dissidentes sont équipées des mêmes matériels. Le dialogue entre le personnel naviguant et les troupes au sol pouvait alors commencer de façon à diriger les pelotons le plus rapidement possible sur le point à contrôler. Dans le cas de la détection d'un élément suspect par un aéronef, le peloton, guidé par le pilote, était en mesure d'aller reconnaître l'objectif et, le cas échéant, de prendre contact avec l'ennemi.
De la même façon, la structure interarmes du sous groupement, en permanence renforcé d'une section d'infanterie et d'une section génie, a prouvé toute sa pertinence. En mesure d'intervenir directement, les sapeurs ont été indispensables à la manœuvre. La présence de fantassins a également permis d'augmenter sensiblement la capacité de personnel débarqué de l'escadron. La présence de ces unités a renforcé la pertinence du travail avec les hélicoptères. Ces sections sont en effet facilement aérotransportable et en mesure de remplir leur mission dès l'arrivée au sol. Avec des moyens contraints qui permettent la dépose mais pas automatiquement la récupération, l'acheminement des véhicules des fantassins et sapeurs par les pelotons blindés et l'activation d'une force de réaction rapide quasi simultanément au sol ont donné au capitaine une autonomie et une possibilité de choix accrue dans la conduite de sa manœuvre.
Un des atouts majeur de l'EAE sur ce type de théâtre a également résidé dans la fiabilité des matériels mis à sa disposition. Essentiellement doté de VBL, ce dernier a largement démontré sa rusticité et sa capacité à durer dans des conditions climatiques extrêmes. Moins contraignant d'un point de vue logistique avec un nombre de pannes et de crevaisons moins importants que tout autre type de véhicule, le VBL a parfaitement répondu aux exigences d'un terrain particulièrement rude. Que ce soit dans les dunes de sables ou sur le sol rocailleux, il a démontré de belles capacités de franchissement. Engagé régulièrement à plusieurs centaines de kilomètres de sa base de départ, cet engin fiable a permis à l'escadron d'être en permanence en mesure de remplir sa mission.
Les opérations au Mali constituent un formidable « terrain de chasse » pour des unités légères et très mobiles tels que les EEI ou EAE. Face à un ennemi très mobile qui évite le choc frontal et privilégie l'embuscade ou l'attaque suicide, les Lions du 4e escadron ont su démontrer leur grande maîtrise du milieu désertique et fait preuve d'une grande capacité d'adaptation dans un milieu particulièrement hostile. Tout comme leurs anciens de Messifre et Rachaya, les légionnaires cavaliers du 4 peuvent être fiers de leurs combats menés en terre malienne.
Retour

SERVAL : les commandos montagne du 4e RCh en mission IMEX

Par le lieutenant Kassa Hammouchen

La mission IMEX (*Immediate Extraction*) est une mission d'urgence qui consiste à porter secours en moins de deux heures à un équipage qui s'est écrasé. L'insertion de commandos au sein des équipages de l'ALAT permet aussi d'assurer la sécurité de l'hélicoptère et de la troupe transportée ou d'éventuels blessés.

Du 17 janvier au 17 avril 2013, le 4e régiment de chasseurs a projeté un groupe IMEX au sein du groupement aéromobile (GAM) de l'opération SERVAL, constamment embarquée en SA 330 Puma. Les commandos montagne du 4e RCh avait déjà effectué ce type de mission lors de l'engagement en Afghanistan.
Le groupe était composée de 10 soldats du groupement de commandos montagne (GCM) dont six du GCM 4e RCh, deux du GCM 93e RAM et deux du GCM 2e REG. Il disposait de toutes les compétences : chef d'équipe, équipier transmetteur, équipier SC2[1], équipiers en HK417+AG416 et minimi 7,62 ou 5,56, équipiers du 93e RAM pour les appuis feux artillerie et équipiers du 2e REG pour les besoins EOD et la fouille opérationnelle.
Du fait des conditions météorologiques diminuant la capacité d'emport des aéronefs Puma et des distances importantes entre les différents lieux de missions, le groupe a passé 90 % du temps scindé en deux équipes à cinq commandos. Les compétences appuis ont donc été réparties dans chaque équipe. Chaque équipe a donc travaillé de façon autonome avec des élongations de l'ordre de 400 kilomètres selon les missions.

La capacité d'intervention « IMEX » a été activée dès qu'un hélicoptère d'attaque ou de transport était en vol. Lors d'une phase offensive, une patrouille mixte (binôme Tigre + Gazelle HOT) ouvre l'itinéraire pendant que le Puma reste à une distance de 4 km pour intervenir si besoin. De nuit, l'observation des GCM (jumelle stabilisée et JMLR) permet de détecter toute présence ennemie et de faire intervenir la patrouille mixte. Cette coordination avec l'ALAT a été mise en place pendant le mandat et a apporté une réelle plus-value.

Après une semaine à Bamako, l'équipe A a été engagée avec un sous-GAM sur le fuseau nord, ce qui l'a menée à Tombouctou en passant par Diabali et Sevare.

Début de mission dense avec une accumulation d'heures de vol au profit du GTIA au sol, surtout en ouverture d'itinéraire de jour comme de nuit. L'équipe GCM, lorsqu'elle était au sol durant cette phase de la mission, a également joué un rôle de sécurité des aéronefs et du personnel de l'ALAT. Cet aspect « sécuritaire » fut très apprécié des équipages et a permis au GCM de mettre en valeur sa capacité feu et observation de nuit auprès du 5e RHC.

[1] Secourisme de combat 2e niveau

Les missions se sont enchaînées à un rythme soutenu une fois les deux équipes regroupées à Sevare puis à Gao. Le groupe fut une nouvelle fois scindé avec le départ de l'équipe A à Tessalit pendant 45 jours. Durant toutes les missions menées dans l'Adrar des Ifoghas, l'équipe fut très sollicitée pour toutes les missions spécifiques ALAT : reconnaissance offensive de jour et de nuit, appui logistique et évacuation sanitaire. Nous avons également utilisé nos capacités en renseignement conversationnel auprès des forces maliennes.

A la suite de cette mission, et sur proposition du GCM4, une procédure de détachement d'intervention aéromobilité a été mise en place, consistant à intercepter des miliciens en fuite sur pick-up par la dépose de deux équipes au sol (appui, action).

Au final, ce fut une mission enthousiasmante. Le détachement du GCM a parcouru le Mali dans sa totalité et a participé à toutes les opérations du mandat. Le professionnalisme et le niveau d'instruction étant un atout majeur durant ces missions effectuées la plupart du temps en commando isolé, la mission IMEX a permis aux équipiers d'élargir leur éventail de connaissances techniques et de s'acculturer au milieu 3D en étant membres à part entière des équipages des hélicoptères.

Retour

La prise en compte des aptitudes du combat embarqué dans les phases de planification des opérations de SERVAL 1 : l'exemple du SGTIA 34.

Par le lieutenant-colonel Jean-Jacques Fatinet

Marqué par des phases et des zones d'engagement bien distinctes tout au long des quatre mois d'opérations conduites en territoire malien à partir de janvier 2013, le travail de l'état-major de la brigade SERVAL 1 s'est attaché en permanence à valoriser la dimension interarmes de la génération de force dont cette dernière était issue. Ainsi, ce n'est pas la pérennité de la structure des groupements ou sous-groupements tactiques interarmes (GTIA ou SGTIA) qui a prévalu mais bien la possibilité de donner au chef interarmes les capacités indispensables à l'exécution de sa mission. Dans cette perspective, les aptitudes des quatre unités blindées déployées lors de ce mandat (SGTIA 12 constitué autour d'un escadron sur ERC 90 ; SGTIA 23 et 33 formés autour de deux escadrons sur AMX10RCR ; SGTIA 34 armé autour d'un escadron d'aide à l'engagement (EAE) à trois PRIAC et un PAD) jouissaient d'une prise en compte ciblée correspondant à leurs caractéristiques.

Combinaison des savoir-faire du personnel qui les sert et des capacités des matériels majeurs qui les équipent, ces aptitudes sont de manière doctrinale (ABC 30.002) admises au nombre de sept :

1 - amplitude et rapidité de la manœuvre au sol ;
2 - contrôle du terrain ;
3 - promptitude du changement de posture et réversibilité ;
4 - recueil de l'information ;
5 - puissance maîtrisée ;
6 - action dans la profondeur ;
7 - action autonome.

Ainsi, en première approche, un conflit tel que le conflit malien semblait mettre en parfaite correspondance ces aptitudes au triptyque des contingences que le concepteur d'opérations devait *a priori* prendre en compte : un terrain ouvert propice aux déploiements d'ampleur, un ennemi parfaitement identifié qui accepte le combat et un *tempo* des opérations bien cadré permettant la mise en œuvre réfléchie d'un plan.

Il s'avère qu'*in fine* théorie et réalité ont fini par se rencontrer au regard des caractéristiques hors normes d'un tel conflit : facteur limitatif des élongations en termes logistiques et SIC, incertitude

notoire en termes de renseignement et de sécurité des opérations liée à la diversité et à la porosité des groupes de combattants et de belligérants, accélération constante et allongement marqué du créneau propice aux opérations. Cela relève bien entendu d'un travail d'état-major précis mais surtout de choix de commandement assumés. Ainsi, parmi les pions de manœuvre dont le chef interarmes disposait - unités de cavalerie, d'infanterie et de l'ALAT – les premiers présentaient dès lors la meilleure synthèse propice à conserver en permanence l'initiative que les contraintes émises ci-dessus tendaient à limiter grandement.

Par-delà l'emploi « classique » des unités de cavalerie au sein des différents GTIA, mis en lumière aussi bien par les combats de l'Adrars des Ifoghas que par les nombreux raids blindés effectués pour atteindre ou à partir de la boucle du Niger, la conception de l'emploi du SGTIA 34 (EAE du GTIA2) vient utilement illustrer les aspects qui viennent d'être décrits, où contexte et manœuvre se rejoignent pour atteindre l'état final recherché.

****

Déployé à Tombouctou depuis la mi-février 2013, le SGTIA 34, ne bénéficiant d'aucun renforcement et d'un appui génie très limité, reçoit une mission à première vue taillée sur mesure pour une unité d'infanterie : « Défendre la plate-forme aéroportuaire (PFA) de Tombouctou » (à 5 km au sud-est de la ville). Le but est de préparer la transition avec la MISMA dont le bataillon burkinabais doit prendre la responsabilité de la zone d'action au début du mois d'avril. Après la rapide mise en place d'un plan de défense pertinent, l'emploi de cette unité est conçu comme la conduite d'une « défense dans la profondeur » qui consiste à participer, en liaison avec les FAMA, au contrôle de Tombouctou et de ses abords. A la suite de l'opération Gomou, qui vise à mener des reconnaissances sur environ 75 km au sud-est de Tombouctou le long du fleuve Niger, l'opération Adada est lancée le 02 avril 2013. Dans un contexte sécuritaire instable (les incursions GAD des 20 et 21 mars puis des 29 et 30 mars font l'objet de violents combats, imposent plusieurs renforcements ponctuels et repoussent de deux semaines le TOA avec les unités de la MISMA), le SGTIA 34, articulé autour d'un PC TAC, de trois PRIAC et d'un détachement du génie (un seul et unique HM médicalisé pourra être dévolu à cette opération au regard des priorités EVASAN et emploi fixées pour les combats autour de Gao et dans les Adrars), s'engage en autonomie dans une reconnaissance offensive dans le désert pour atteindre le village d'Araouane à 250 km au nord de Tombouctou. Il s'agit, tout en assurant la défense de la PFA de Tombouctou (à la charge du PRIAC restant et de trois sections d'infanterie à pied en renforcement ponctuel), d'y détruire les GAD identifiés. Le succès de cette opération ne repose finalement pas sur le bilan des destructions mais bien sur l'effet produit : une colonne autonome pendant six jours (soit une durée supérieure de 50 % à une rotation CENTAC), formée à partir d'une unité de cavalerie, s'est montrée capable de marquer la présence des forces françaises très loin de son point de départ, de fouiller des puits ou des villages (comme Dayet En Naharat) jusqu'alors non atteints, de collecter un renseignement ciblé propice à des actions ultérieures, tout en assurant la sécurité de sa zone de stationnement grâce à une réarticulation ponctuelle du dispositif global de la brigade. Du 19 au 22 avril, l'opération Farada, conduite à plus de 100 km à l'ouest de Tombouctou autour du lac de Faguibine, cette fois-ci en coopération avec les unités burkinabaises de la MISMA, viendra définitivement asseoir la mainmise des forces franco-africaines sur la zone d'action quelques jours après le transfert de responsabilité entre SERVAL et la MISMA.

****

L'emploi du SGTIA 34 au cours de ce mandat n'aura certes pas été le plus flamboyant. Pour autant, la façon dont sa mission a été conçue et surtout réalisée met en lumière la plus-value apportée par les unités de cavalerie blindée dans un contexte particulièrement contingent pour remplir une mission *a priori* contre-nature, celle d'une défense de site. Dès lors, le choix d'une telle option aura bien reposé sur la connaissance des aptitudes particulières du combat embarqué au cœur de l'interarmes dans une perspective de conservation de l'initiative, extension par l'action de la volonté du chef.

Un tel exemple, associé à l'ensemble des opérations menées par les unités de cavalerie lors de SERVAL 1, a certainement contribué à ce que le général Barrera déclare : « Si l'ennemi n'était pas forcément blindé, nos blindés ont été indispensables à la victoire tactique. »

Retour

*L'opération SERVAL vue par l'*US Armor School

Par le lieutenant-colonel Frédéric Aubanel

Débutée en janvier 2013, l'opération SERVAL a d'abord éveillé la curiosité de nos alliés américains. Rapidement, cette curiosité s'est mue en surprise, une « surprise stratégique » pourrait-on dire, car la France venait de réussir là où les Américains eux-mêmes estiment avoir tout à réapprendre. Pour pouvoir appréhender cette « surprise », il faut se reporter d'abord à la situation de *l'US Army* et de sa cavalerie aujourd'hui.

Le refus de la France de participer à l'opération *Iraqi Freedom* en 2003 ainsi que le retrait d'Afghanistan avancé par deux fois ont souvent été perçus par nombre d'Américains (militaires et civils) comme une dérobade de la France face à ses responsabilités à la fois en tant que membre important de l'OTAN et de l'ONU, mais surtout en tant qu'allié de longue date des Etats-Unis. Aussi, quand les images de CNN, montrant des soldats français engageant le feu au Mali, continuant à mettre la pression sur l'ennemi même après la perte d'un hélicoptère de combat, commencent à tourner en boucle sur les chaînes de télévision, elles provoquent un véritable intérêt chez nos alliés. Certes le comportement de la brigade Lafayette avait préparé le terrain en démontrant la qualité des soldats français, mais la surprise est bien réelle de voir la France s'engager ainsi à peine sortie de l'aventure afghane.

Au-delà de la surprise, qui reste plutôt d'ordre psychologique, les Américains réalisent que la France a fait ce qu'ils estiment ne plus pouvoir faire eux-mêmes : une opération d'entrée en premier, c'est-à-dire une opération interarmées et interarmes où la manœuvre est dominante. Un récent exercice de simulation de déploiement en Syrie a montré qu'il faudrait 45 jours à *l'US Army* pour déployer ses premiers éléments de combat, alors qu'en 1990 il n'avait fallu que deux mois pour engager en Arabie saoudite un corps d'armée entier (le *XVIII Airborne Corps*) comprenant des divisions parachutistes, aéromobiles et mécanisées, avec des éléments d'appui et de soutien. Comment les Américains en sont-ils arrivés là ?

La réponse à cette question tient en quelques mots : la stratégie de contre-insurrection (*counterinsurgency strategy* ou COIN). En effet, depuis plus de dix ans, les troupes américaines vivent sur un rythme de relève permanente sur deux théâtres où la pensée militaire dominante s'est réduite à un simple acronyme : COIN. Toute la machine de guerre américaine s'est donc tendue vers un unique objectif : fournir des unités de combat instruites, formées, entraînées et équipées pour la COIN. Or la COIN est la négation même de la manœuvre militaire. Véhicule emblématique de la COIN, le *Mine Resistant Ambush Protected* ou MRAP – véhicule lourd et imposant, manquant de mobilité et limitant l'observation – illustre parfaitement toute l'absence d'idée de manœuvre de cette stratégie. Le résultat est qu'aujourd'hui le commandement américain en général, et le *Maneuver Center of Excellence* (MCoE) en particulier, estiment que *l'US Army* a oublié les fondamentaux de la guerre et qu'avec la fin annoncée de ce cycle infernal, elle doit renouer avec les savoir-faire de la manœuvre tout en s'appuyant sur l'expérience acquise au combat afin de pouvoir faire face aux défis à venir.

Cette refonte dans la continuité (puisqu'il est hors de question de refaire ce qui s'est produit après le Viêt-Nam, c'est-à-dire oublier les leçons du passé) peut se résumer en trois priorités :

- une priorité stratégique : la mise en place du concept de *Regionally Aligned Forces* (RAF), soit la pré-affectation des brigades de combat par zone géographique et par *Combattant Command* (CoCo), l'équivalent de nos états-majors interarmées (EMIA) pré-positionnés ;
- une priorité opérative : les opérations d'entrée en premier ;
- une priorité tactique : les opérations de reconnaissance et de sécurité.

Cet intérêt est d'autant plus important pour l'*Armor School* que la cavalerie américaine a subi une réforme profonde au cours de ces dernières années. En effet, *l'US Army* a commencé à dépasser le stade de l'organisation par arme (*branch*) pour celui de l'organisation en unité prête au combat, et donc interarmes (*combined*). Ainsi, l'infanterie et la cavalerie ont fusionné au sein de la manœuvre (*maneuver*), ce que l'on nommerait en France la mêlée. Cette fusion est illustrée par le regroupement définitif de l'école de cavalerie et de l'école d'infanterie sur le site unique de Fort Benning. Les futurs chefs, du chef de groupe au chef de corps, suivent donc des cursus communs et centralisés. Au niveau des forces opérationnelles, cette même logique interarmes à prévalu lors de la constitution des *Combined Arms Battalions* (bataillons composés de deux compagnies d'infanterie mécanisée et deux escadrons de chars lourds) au sein des *Armor Brigade Combat Teams* (brigades interarmes blindées) et, dans une moindre mesure, des *Strycker Brigade Combat Teams* (brigades interarmes structurées autour d'un véhicule unique, le *Strycker*, décliné en plus de dix versions différentes). Bien que ces unités soient commandées indifféremment par des fantassins ou des cavaliers, la cavalerie américaine proprement dite a été réduite aux seuls bataillons de reconnaissance (à hauteur d'un bataillon par brigade, équipé en fonction du type de brigade soit de *Hummers*, de *Bradleys* ou encore de *Stryckers*).

L'opération SERVAL apporte ainsi de nombreuses pistes de réflexion pour tous ces sujets d'intérêt tant au niveau de *l'US Army* que de la cavalerie. On peut distinguer alors quatre questions :

- la question tactique : c'est le souci premier exprimé par les cavaliers américains. L'objectif est de savoir comment les unités de reconnaissance ont été employées lors des missions de reconnaissance proprement dites, mais aussi en appui des unités d'infanterie ou encore dans un contexte interarmes et interarmées (coopération avec les forces spéciales notamment). Le couple engin blindé / VBL, qui est inconnu aux Etats-Unis, a suscité beaucoup d'intérêt.

- la question logistique : cette question est très rapidement apparue au regard des élongations imposées par ce théâtre d'opération où la manœuvre des unités a été permanente.

- la question des structures : *l'US Armor* est en train de refondre complètement la doctrine sur les opérations de reconnaissance et de sécurité, avec pour objectif d'unifier les structures des bataillons de reconnaissance, actuellement différentes d'une brigade à

l'autre. Il s'agit donc de savoir comment nos structures ont résisté à l'épreuve du feu lors de l'opération.

- la question équipement : liée à la précédente, cette question revêt un intérêt particulier car elle concerne en fait deux sujets distincts. Il convient tout d'abord de dessiner les contours de ce qui pourrait devenir le véhicule unique de combat de reconnaissance ; il s'agit ensuite de répondre à un besoin des brigades d'infanterie légère qui demandent la mise en place d'un char léger, capable d'apporter un appui feu conséquent sous blindage, comme l'était le M551 Sheridan, retiré du service dans les années 90. Sur ces deux sujets, l'AMX10RC s'est retrouvé au cœur des discussions. Pour mémoire, les Américains auraient, eux, spontanément engagé les chars *Abram* (qui sont en fait leur seule plateforme canon).

Le général de division (*major general*) McMaster, commandant le MCoE, déclarait récemment que *l'US Army* n'avait pas entamé une refondation comme au lendemain de la guerre du Viêt-Nam, mais bien un retour aux fondamentaux de la manœuvre. Pragmatiques, nos alliés ne négligent donc aucune piste pouvant les aider dans cet effort. L'opération SERVAL fait ainsi l'objet d'une attention particulière car elle synthétise ce que *l'US Army* souhaite pouvoir faire, ou refaire, dans un délai très court. Il faut cependant raison garder : nos structures, nos modes de pensée et nos industries d'armement respectifs sont bien différents, et nous ne pourrons apporter aucune réponse toute faite, ce que nos alliés américains ne cherchent de toute façon pas.

Retour

Adéquation et adaptations récentes des matériels de cavalerie

Par le lieutenant-colonel Nicolas de Fontanges

Les unités de cavalerie engagées au sein de l'opération SERVAL ont été essentiellement équipées de blindés médians, en particulier d'AMX 10 RCR, et de véhicules blindés légers VBL, dotés pour la plupart des dernières améliorations disponibles, notamment dans le domaine de la protection des équipages.
Ces engins ont tous évolué depuis la livraison de leurs premiers exemplaires il y a plus de vingt ans, avec des opérations de rénovation ou avec de nouveaux équipements issus de la prise en compte des retours d'expérience et des besoins des théâtres d'opérations.

Pour l'AMX 10 RCR, les modernisations du parc ont été permanentes depuis 2000 avec l'opération de rénovation, puis des rétrofits successifs dont le dernier en date concerne essentiellement le système de direction. Les principales actions ont consisté à fiabiliser le châssis, à intégrer un système d'information terminal (SIT V1), à optimiser l'ergonomie et les capacités de la tourelle en tenant compte des nouveaux équipements de détection et de contre-mesures (AP2C[1], LIRE NG[2] et GALIX[3]).
Certains AMX 10 RCR ont aussi été valorisés par des phares de recherche et des phares d'aide à la conduite infrarouge.
Dans le cadre d'une acquisition en « urgence opérationnelle », le parc AMX 10 RCR a été partiellement équipé de kits de protection anti-IED[4] SEPAR (système de protection anti-IED pour AMX 10 RC rénovés) composés de protection ventrales, latérales, de phares de conduite IR et d'aménagements intérieurs.

Figure 1 : AMX 10 RCR SEPAR et anti-RPG

Un kit de protection anti-RPG a aussi été développé, qui peut être employé avec ou sans le kit SEPAR. La version SEPAR-anti RPG (fig. 1) est à ce jour celle qui offre la meilleure protection aux équipages. Elle a été déployée au MALI.

[1] AP2C : appareil portatif de contrôle de la contamination chimique.

[2] LIRE NG : leurre infrarouge embarqué de nouvelle génération.

[3] GALIX : système d'autoprotection pour véhicules blindés.

[4] IED : *improvised explosive device* = EEI : engin explosif improvisé.

Le kit SEPAR a d'ailleurs démontré son efficacité lors d'une attaque RC-IED[5] au mois d'août 2012 en Afghanistan, au cours de laquelle l'équipage a eu la vie sauve.
Enfin, un certain nombre d'AMX 10 RCR engagés en opérations ont été équipés des différents brouilleurs RC-IED en service.

L'ERC 90 D, aussi engagé pendant l'opération SERVAL, a fait l'objet entre 2006 et 2010 d'une rénovation de son châssis, avec notamment une diésélisation de son moteur. En revanche, ce matériel n'étant pas destiné à être maintenu à long terme dans le parc des véhicules opérationnels de l'armée de Terre, sa tourelle n'a pas été rénovée. Elle demeure donc d'un standard plus ancien que celle de l'AMX 10 RCR, et n'offre que des capacités de protection et d'agressivité limitées.

Véhicule du combat de contact qui a été de toutes les opérations depuis la Bosnie-Herzégovine, le VBL a lui aussi été l'objet de nombreuses évolutions ces dernières années. Il a ainsi été doté de surblindages, de circulaires balistiques CB 52 et de kits d'adaptation OPEX comprenant treuils, phares de recherche, phares de roulage infrarouge, kits d'arrimage intérieur et kits convoi exceptionnel. Comme l'AMX 10 RCR, le VBL peut être muni des différents brouilleurs RC-IED en service.
Dès cette année, une partie des VBL et des VB2L (fig. 2) sera pourvue du nouveau tourelleau téléopéré de 7,62 mm (TTOP), identique à celui qui équipera le parc des petits véhicules protégés PVP. Ce tourelleau apportera une capacité anti-personnel jusqu'à 600 mètres sans exposer le chef d'engin.

Figure 2 : VB2L avec TTOP 7,62

Le parc VBL devrait faire l'objet d'une opération de prolongation de durée de vie à l'horizon 2020 pour rester en service jusqu'en 2030.

Ces évolutions des matériels majeurs de la cavalerie ont donc permis de disposer d'engins performants pour les opérations récentes. Avec celles qui interviendront dans les années à venir, elles garantiront le maintien de capacités optimisées dans l'attente des futurs programmes d'engin blindé de reconnaissance et de combat (EBRC) et de véhicule blindé d'aide à l'engagement (VBAE) qui succéderont aux AMX 10 RCR et VBL dans le contexte du programme SCORPION.

Retour

[5] RC-IED : *remote control – improvised explosive device* = EEI télécommandé.

« Esterhazy Houzards » au centre d'entraînement en zone urbaine à Sissonne - octobre 2013

Par le capitaine Alexandre SELLIER

L'escadron d'aide à l'engagement (EAE) et le 2e escadron du 3e régiment de hussards ont effectué une rotation au centre d'entraînement en zone urbaine (CENZUB) de SISSONNE du 28 septembre au 11 octobre 2013.
Ces trois escadrons formaient l'ossature d'un sous-groupement interarmes à la structure bien particulière : deux pelotons de reconnaissance et d'intervention antichar, un peloton de cavalerie blindée sur AMX10RC, une section d'infanterie allemande du *Jägerbataillon* 291, une section de génie combat de la *Panzerpionierkompanie 550*, et des renforts interarmes : DL ART de l'*Artilleriebataillon 295* et GUERRE ELEC du 54e régiment de transmissions. De façon sporadique, le CO GTIA armé par le 13e BCA mettait à disposition du SGTIA 3e RH des drones (type SDTI) et des renforts 3D ALAT (type gazelle Viviane). Ce sous-groupement avait donc une dominante blindée et revêtait un caractère résolument binational, comprenant trois détachements allemands de la *Bundeswehr* appartenant à la brigade franco-allemande.

Ce SGTIA franco-allemand comptait ainsi près de 200 soldats et hussards et 40 véhicules dont des Fuchs, des AMX 10 RC et des VBL.

L'objectif de cette rotation était d'instruire et d'entraîner le sous-groupement à tout le spectre des opérations en milieu urbain, depuis les actions de sécurisation et de stabilisation jusqu'aux missions de haute intensité, qui comportaient des phases offensives et défensives.

Le 28 septembre, chaque détachement rejoint Sissonne avec son matériel et se regroupe pour débuter l'instruction. La souplesse et la capacité d'adaptation des cadres du CENZUB permettent à ce sous-groupement à la structure bien particulière d'entamer rapidement l'entraînement dans de très bonnes conditions. Le travail préparatoire réalisé par chaque détachement en interne est alors évalué par les instructeurs, en même temps que ceux-ci prodiguent leurs savoir-faire. La première semaine est ainsi consacrée à un travail d'intégration interarmes, au cours duquel tous apprennent à travailler dans leur spécialité au sein d'un détachement mixte. En plus de cet apprentissage, le travail avec les soldats allemands oblige chacun à faire preuve d'une vraie réactivité. Les exercices d'anglais opérationnel des mois précédents trouvent toute leur utilité et permettent d'obtenir une diffusion des ordres efficace, notamment en radio. En zone urbaine, la bonne compréhension par tous de la mission et de la position des unités amies est en effet cruciale. Le risque de tirs fratricides est tel qu'il impose une coordination aussi précise que détaillée.

Après une semaine d'entraînement par détachements interarmes, la deuxième semaine conduit enfin le SGTIA à être engagé comme tel et évalué pendant quatre jours. Les actions de combat s'enchaînent alors à un rythme soutenu, de jour comme de nuit. L'implication, l'agressivité et la réactivité de tous permettent ainsi à « Sois fort sois fier » de prendre corps rapidement et de s'acquitter de toutes les missions qui lui sont confiées. Les compétences individuelles sont restituées efficacement et l'action simultanée des différents savoir-faire et équipements donne de bons résultats.

Après deux semaines particulièrement intenses, le SGTIA achève finalement sa rotation. Tous ceux qui y ont pris part s'avouent alors bien fatigués, mais fiers d'être parvenus à relever le défi et extrêmement satisfaits des multiples enseignements tirés. Chacun en ressort, en effet, plus apte au combat et riche d'une culture interarmes et multinationale précieuse dans le contexte de nos engagements. L'excellent état d'esprit entretenu par tous a permis, en outre, au sein de chaque détachement, de repartir du CENZUB avec une multitude d'excellents souvenirs, et de rester fidèle à la devise de la BFA : « Le devoir d'excellence ».

Retour

Enseignements tirés par un capitaine commandant d'escadron après une rotation blindée au CENZUB sur l'effet à obtenir sur un ennemi réel

Par le capitaine Benoît Schnoëbelen

Du 15 au 26 septembre 2013, les Éléphants blancs du 4e escadron du 12e régiment de cuirassiers ont bénéficié d'une rotation au Centre d'entraînement en zone urbaine (CENZUB), sous la forme d'un sous-groupement tactique interarmes (SGTIA) à dominante blindée. Le SGTIA était composé de deux pelotons LECLERC, de deux sections VBCI provenant du RMT, d'une section de combat du génie « félin » du13e régiment du génie, d'un détachement d'artillerie d'assaut (DAA) et d'un détachement d'officiers et d'observateurs avancés du 40e régiment d'artillerie, soit environ 150 hommes. Pour le même exercice, le *1st Mercian* (Royaume Uni) avait détaché une compagnie d'infanterie légère.

L'escadron et son équipe de commandement ayant déjà effectué un exercice en terrain libre et une rotation organique au CENTAC, les éléments de comparaison ne manquent pas pour affirmer qu'il s'agit de très loin de l'exercice le plus exigeant, techniquement et tactiquement, que l'unité a joué ces dernières années. La combinaison VBCI – LECLERC a pu être testée dans la forme pour laquelle ils ont été conçus et dans différentes circonstances (saisie d'un point d'entrée sous les tirs d'appui, phalange blindée pénétrant brutalement un dispositif défensif, contre-attaques décentralisées sous blindage, entre autres). Les nécessités de la coordination et de l'intégration interarmes ont été tellement exigeantes qu'il s'est avéré nécessaire d'orienter la réflexion tactique préliminaire sur un angle précis : qu'est-ce que reprendre l'initiative sur l'ennemi dans ce contexte ? En effet, certains cours de la semaine de préparation avaient été axés sur la « saisie de point d'entrée ». Le terme faisait référence à une série d'actions du niveau du chef de peloton lui permettant d'entraîner sa capacité à coordonner une succession de tirs et de mouvements sur un espace restreint en intégrant les groupes d'infanterie et du génie (DIA). Pour la pédagogie, il était judicieusement rappelé que le « point d'entrée » ne constituait pas une fin en soi et que l'initiative consistait précisément à permettre la relance de l'action. Le terme même aurait pu laisser entendre que la ville était une bulle qu'il convenait de percer pour pouvoir s'y mouvoir. Les exemples de Grozny, des villages afghans, des quartiers centraux de Falloujah, nous donnent plutôt l'impression d'une éponge dans laquelle il est facile de pénétrer mais qui nous empêche de manœuvrer. Alors qu'est-ce qui pouvait différencier de façon sûre la mission reçue à Beauséjour et Jeoffrecourt (les deux localités du CENZUB) de la saisie, par exemple, de la ferme de l'Ormet au CENTAC (où l'ensemble du combat se déroule dans la périphérie) ? Certes Foch nous avait appris que reprendre l'initiative, c'est avant tout reprendre celle du mouvement et de la manœuvre offensive. Mais aujourd'hui, à voir les images des journaux télévisés, reprendre l'initiative en zone urbaine consisterait à retrouver cette capacité, mais seulement une fois intégrée au plus bas niveau possible la combinaison des objectifs cinétiques, psychologiques et environnementaux à atteindre simultanément dans une ville. De façon intuitive, puis de plus en plus évidente au fil de l'entraînement, l'aspect global des conditions de réussite de la mission s'est imposé au premier rang des leçons à tirer, quand bien même ne représentait-il qu'un aspect parmi d'autres des retours d'expériences d'un exercice aussi riche.

Se mettre dans la peau de l'ennemi pour comprendre l'effet que doit produire une action de coercition en zone urbaine, cela revient à façonner une sorte de scénario tragique. Le « τραγος » se définit classiquement par une unité de lieu, de temps et d'action pour des personnages qui connaissent dès le premier acte l'issue, généralement fatale, vers laquelle leurs actes vont les conduire… et c'est bien là ce que nous cherchons à imposer à notre ennemi.

* * *

La ville concentre dans son enceinte tous les acteurs de la manœuvre. Les chefs tactiques et civils y sont enchâssés géographiquement, avec leurs troupes ou leurs administrations. La concentration spatiale est la norme. On parle de zones tampons entre les éléments de manœuvre pour mieux souligner, par construction, l'inévitable imbrication des moyens qui se concentrent entre ces zones. L'unité de lieu implique, pour l'ennemi comme pour nous, l'obligation de prendre des mesures de sûreté à 360 degrés ; elle implique aussi la quasi disparition des zones neutres. Le combat y est partout à la fois. C'est là qu'intervient un personnage très important de la tragédie : les figurants ; autrement dit la foule. A la fois témoin, otage, juge et victime, la population qui n'a pas pu quitter la ville arbitre les combats en dernier ressort. Les éléments de langage des habitants lors de la *golden hour*[33] du contrôle de zone étaient réalistes et correspondaient aux attitudes de la force.

Si les opérations de stabilisation peuvent paraître prendre leur temps, l'action de coercition dans laquelle le SGTIA est engagé, quant à elle, ne s'inscrit pas dans le *mol tempo* du pourrissement de la crise. Au contraire, en un seul temps, de nombreuses actions doivent être menées. Les premiers tirs de précision, guidés par les observateurs avancés, précèdent le choc de l'artillerie d'assaut sur les façades les plus dangereuses, pendant que le tir fumigène masque l'avancée étroitement combinée des chars et des VBCI chargés de leurs groupes d'infanterie. Celle-ci reste embarquée le plus longtemps possible, grâce aux appuis, afin de préserver encore un peu plus la simultanéité des actions. Ensuite, c'est au tour des chars de progresser à la vitesse du fantassin. S'il accélère brutalement pour détruire sous le feu ennemi telle ou telle résistance, c'est qu'il a bénéficié de l'éclairage de l'escouade qui a observé la voie ou de la protection du groupe qui le protégera en fin de bond. On peut difficilement imaginer les CIMIC accomplissant leur tâche dans le sillage fumant de la phalange blindée. Pour autant, les conditions de réussite résident certainement dans la prise en compte de l'exploitation dès les premiers tirs. La ville comprime le combat, même au niveau tactique, dans une unité de temps contraignante.

Toutes les missions données aux sections et pelotons manœuvrant et aux appuis convergent vers un objectif commun. La cohérence de l'ensemble impose l'identification d'un but à atteindre, un effet pour le chef, une situation tactique pour le capitaine. Il ne s'agit pas seulement de donner un sens à l'action des subordonnés, mais aussi d'imprimer un caractère inéluctable à ce qui est en train de se passer dans la ville, en particulier pour l'ennemi. Il faut en faire sa tragédie (d'où l'intérêt, par exemple, d'apprendre au capitaine à intégrer, en

[33] Expression désignant la phase qui succède sans transition aux combats, où la force peut gagner ou perdre la guerre selon sa capacité à rallier la population à sa cause (*Les armées du chaos*, Goya et *La guerre probable*, Desportes), à ne pas confondre avec le principe régissant les évacuations sanitaires anglo-saxonnes.

même temps que les ETOMI[34], la manœuvre d'influence qui appuie entre autres l'opération en cours). L'ennemi ne pouvant déjà plus se déployer tactiquement dans son quartier, doit également se sentir débordé par la perception de la foule, afin qu'il ne puisse pas non plus manœuvrer dans la population[35]. Il ne doit pas pouvoir recourir à tel ou tel segment social dans la ville, tout comme les chars l'empêchent de s'appuyer sur tel ou tel mouvement du terrain.

* * *

Chaque phase de cet exercice a donné aux chefs du SGTIA l'occasion de se mettre à la place de leur ennemi pour tenter de savoir ce qui devrait arriver autour de lui pour qu'il n'ait même plus la volonté de mourir en héro tragique. Hors les murs de la ville, ces réflexions ne concernent presque plus l'unité élémentaire.

Le besoin d'entraîner tous les soldats engagés sur l'impressionnant terrain de Jeoffrecourt incite naturellement notre force adverse (FORAD) à mener systématiquement un combat jusqu'auboutiste (dans les cas où nous emportions la décision…). Cette motivation louable permet de faire progresser l'unité à tous les niveaux. Il serait certainement fécond de faire bénéficier la FORAD, en marge de son expertise du terrain, de l'expertise théâtre du renseignement terrestre. L'effet pédagogique obtenu, avec un peloton soumis à une embuscade quasiment parfaite menée sous l'égide des experts du CENZUB, serait démultiplié si, en plus, le peloton apprenait au débriefing qu'il s'agissait d'un certain type d'embuscade utilisé sur ce théâtre-ci par ce groupe-là. En plus d'apporter un entraînement et une connaissance tactique supplémentaires, l'exercice donnerait son lot de bons réflexes quant à la décision opérationnelle et une curiosité saine vis-à-vis de l'ennemi. Compte tenu de la motivation et de la pédagogie des cadres rencontrés au CENZUB, cette synergie semblerait aisée à mettre en place. Avec certaines limites toutefois, car nous finirions, par mimétisme, par faire la guerre de l'ennemi, ce qui fonctionne au CENTAC mais qui nous ferait passer à côté de l'essentiel au CENZUB.

Crédits photos : © CENZUB.

Retour

[34] Equipes tactiques d'opérations militaires d'influence.

[35] Concept de « guerre dans la population », *L'utilité de la force*, Rupert Smith.

Le 2e régiment de hussards : un devenir résolument cavalier

Par le capitaine Teddy Godillon

Apparus au XVIIIe siècle comme unités de cavalerie légère de l'armée royale française pour éclairer, approvisionner les troupes ou harceler l'ennemi entre autres missions, les régiments de hussards d'ascendance hongroise ont rapidement développé une identité et un savoir-faire propre au sein de la famille cavalière caractérisés par un armement léger, une souplesse d'emploi et un esprit tout particulier, la formule symptomatique « à la houzarde » passant ainsi dans l'expression populaire comme une manière de passage en force spontané et peu académique.
Fort de cette tradition qui le rattache de manière originelle à la cavalerie, le 2e régiment de hussards, créé en 1735, a logiquement évolué par la suite comme unité de reconnaissance servant successivement à cheval, en EBR et en AMX 10RC.

En 1998, sur décision du chef d'état-major de l'armée de Terre, le régiment reçoit pour délicate mission sa conversion comme unité blindée de renseignement au profit des forces terrestres. Puisant aux sources de sa culture « hussarde » et de cavalerie légère l'esprit d'audace et d'innovation nécessaires, le 2e RH relève le défi en expérimentant de manière pionnière un certain nombre de savoir-faire inédits, intégrant progressivement de nouveaux acquis opérationnels sans retenue ni tabou professionnel.
Mais l'acceptation d'un tel défi n'aurait sans doute pas connu de pertinence si le régiment lui-même ne s'était d'abord et avant tout appuyé sur ses fondamentaux culturels et opérationnels cavaliers, marqués par la mobilité, la rapidité d'action, la maîtrise tactique et la recherche de l'adversaire. Renonçant aux atouts d'une puissance de feu conséquente au profit d'un développement de ses capacités d'observation, le 2e RH, tout en gardant dans ses gènes l'agressivité d'un régiment de combat, est ainsi parvenu à mettre le pied de manière cohérente et fructueuse dans un domaine où la cavalerie a depuis toujours été pionnière, le renseignement.
Sans jamais admettre aucun gel de ses savoir-faire ni aucune borne à son imagination, tendu en permanence vers l'impératif de remise en cause, de pragmatisme et d'ouverture à la nouveauté que lui dictent ses engagements nombreux, le 2e RH est ainsi parvenu à relever cet audacieux défi de mutation. L'assimilation des enseignements opérationnels d'Afghanistan de la fin des années 2000 (évolution des procédures, extension des procédés de renseignement, acquisition de nouveaux moyens) ou encore l'intégration réussie des capacités de recherche du Groupement de recueil et d'information (GRI) dissous en 2010 ont conforté par la suite cette capacité d'adaptation inscrite désormais comme identité génétique du régiment. C'est notamment cette réussite qu'est venue célébrer et parachever la décoration de son étendard le 20 novembre 2013 de la croix de la valeur militaire avec palme pour bilan de son action en Afghanistan.
Acteur incontournable des opérations extérieures françaises (RCA, Mali, Afghanistan, Tchad, Cote d'ivoire, etc.), son omniprésence sur les théâtres par le biais du principe d'auto–relève lui permet de s'alimenter de manière continue aux sources de l'opérationnel pour bâtir sa culture renseignement, confortant ainsi son identité hybride de régiment blindé de recherche du renseignement. Mettant sa souplesse d'emploi et sa riche expérience au service du commandement sans pourtant renoncer à l'audace et à l'autonomie qui le caractérisent, le 2e RH se veut aujourd'hui un outil de renseignement efficace et intégré, assumant de bout en bout la chaîne renseignement dans ses composantes recueil, traitement et diffusion.
Aujourd'hui et plus que jamais, le 2e régiment de Hussards assume donc de manière parfaite et univoque sa filiation historique à la cavalerie qu'il revendique comme le ciment culturel garant aussi bien de la cohésion interne de ses hussards que de son identité plus générale. Cette parenté assumée est la clé fondamentale sans laquelle l'enjeu de conversion n'aurait pu être surmonté, en même temps qu'elle constitue l'épine dorsale autour de laquelle s'articule sa nécessaire et perpétuelle évolution face aux exigences de notre temps. Retour

« LIGHTNING RECON » :« Conti Cavalerie » et les unités de reconnaissance de la cavalerie américaine

Par le capitaine Sébastien Nopre

Lors de l'année 2012-2013, le 1er régiment de chasseurs a pu côtoyer, en exercice et en opérations, différentes unités de reconnaissance de l'armée américaine. Dans un premier temps, en fin d'année 2012, l'escadron d'éclairage et d'investigation de la 7e brigade blindée a participé à un exercice du *2nd Cavalry Regiment* et de son *4-2nd Reconnaissance Squadron*, en Allemagne. Par la suite, le régiment a été engagé de mars à octobre 2013 au Kosovo, armant l'unité de manœuvre française au sein du *Multinational Battlegroup East* de la KFOR. Au cours de cette opération, l'escadron était placé sous TACON de la *525th Battlefield Surveillance Brigade* et de son *1-38th Reconnaissance Squadron*.

Ces échanges se sont déroulés dans les deux cas avec un *Reconnaissance Squadron*, c'est-à-dire un bataillon de reconnaissance de la cavalerie américaine. Au-delà de leur appellation commune, il s'agissait néanmoins de deux unités de reconnaissance bien différentes, à l'organisation, aux équipements et aux concepts d'emploi bien distincts. En effet, le *4-2nd Reconnaissance Squadron*, rattaché au *2nd Cavalry Regiment*, qui est organisé comme une *Stryker Brigade Combat Team*, est une unité de type *Reconnaissance, Surveillance and Target Acquisition*, une sorte de GTIA renseignement multi-capteurs travaillant au profit de la brigade, essentiellement équipé de véhicules STRYKER. A l'inverse, le *1-38th Reconnaissance Squadron*, rattaché à la *525th Battlefield Surveillance Brigade*, qui est l'unité de renseignement du *XVIII Airborne Corps*, est un *Reconnaissance and Surveillance Squadron*, une unité interarmes de recherche sans contact, dotée de capacités spéciales, notamment aéroportées, travaillant au profit de la division et équipée de moyens légers. Les bataillons de reconnaissance de l'armée américaine, ainsi que leurs escadrons subordonnés, revêtent ainsi des organisations différentes en fonction du type de leur brigade d'appartenance ou de leur niveau d'emploi. Quelles que soient les configurations de ces unités, des enseignements ont été tirés des échanges de l'EEI 7, à l'entraînement puis en opération, avec le 2e escadron du *4-2nd Reconnaissance Squadron* et avec la *Long Range Surveillance Company* du *1-38th Reconnaissance Squadron*. Avant de détailler une partie de ces enseignements, cet article débute par une présentation succincte des bataillons de reconnaissance de la cavalerie américaine et de leurs escadrons subordonnés, afin de définir le cadre général.

Le *Reconnaissance, Surveillance and Target Acquisition Squadron*, ou *RSTA Squadron*, des *Brigade Combat Teams*

Les unités RSTA sont des bataillons de reconnaissance chargés de missions de renseignement tactique au profit de leur brigade de rattachement. Dans le cadre du processus de transition de l'armée américaine au concept de *Brigade Combat Teams*, toutes les brigades de combat sont réorganisées et sont dotées d'une unité RSTA, et d'un bataillon de cavalerie dont l'organisation dépend du type de brigade de rattachement. Il existe désormais trois types de brigade de combat dans l'armée américaine : *Armored*, *Stryker* ou *Infantery Brigade Combat Team* ; en fonction de ces trois types de brigades, trois différents bataillons de reconnaissance peuvent être rencontrés, avec des conséquences sur la forme des escadrons subordonnés.

Le bataillon de reconnaissance de la ***Stryker Brigade Combat Team***, ou *SBCT RSTA Squadron*, est le seul bataillon à être organiquement doté d'un escadron multi-capteurs de surveillance. Ce bataillon est ainsi composé de :

- un escadron de commandement (*Headquarters & Headquarters Troop*) ;
- trois escadrons de reconnaissance (*Reconnaissance Troops*) ;
- un escadron de surveillance (*Surveillance Troop*).

Chaque escadron de reconnaissance est composé de :

- un peloton de commandement et de logistique ;
- trois pelotons de *cavalry scouts*, chacun composé de quatre *STRYKER* à cinq hommes ;
- un peloton d'appui, composé de deux *STRYKER* mortiers 120mm ;
- un élément d'observation et de coordination des feux.

L'escadron de surveillance, auquel une batterie de renseignement brigade française pourrait être comparée est, en règle générale, composé de :

- un peloton de commandement et de logistique ;
- un peloton de drones, équipé de quatre *SHADOW* ;
- un peloton radar de surveillance du terrain ;
- un peloton de guerre électronique ;
- un peloton de reconnaissance NBC.

Le bataillon de reconnaissance de *l'**Armored Brigade Combat Team***, ou ***ABCT RSTA Squadron***, est composé de :

- un escadron de commandement (*Headquarters & Headquarters Troop*) ;
- trois escadrons de reconnaissance (*Reconnaissance Troops*).

Chaque escadron de reconnaissance est composé de :

- un peloton de commandement et de logistique ;
- deux pelotons de *cavalry scouts*, chacun composé de cinq *HMMWV* à trois hommes et trois *BRADLEY* à cinq hommes ;
- un peloton d'appui, composé de deux mortiers de 120 mm ;
- un élément d'observation et de coordination des feux.

Le bataillon de reconnaissance de *l'**Infantery Brigade Combat Team***, ou ***IBCT RSTA Squadron***, est composé de :

- un escadron de commandement (*Headquarters & Headquarters Troop*) ;
- deux escadrons « montés » de reconnaissance (*Mounted Reconnaissance Troops*) ;
- un escadron de reconnaissance « à pied » (*Dismounted Reconnaissance Troop*).

Chaque escadron monté de reconnaissance est composé de :

- un peloton de commandement et de logistique ;
- trois pelotons de *cavalry scouts*, chacun composé de six *HMMWV* à trois hommes ;
- un peloton d'appui, composé de deux mortiers de 120 mm ;
- un élément d'observation et de coordination des feux.

L'escadron de reconnaissance à pied, en fait une compagnie d'infanterie dotée de capacités spéciales, en mesure par exemple de mener des missions aéroportées ou amphibies, est composé de :

- une section de commandement et de logistique ;
- deux sections de reconnaissance, chacune composée de trois groupes à huit hommes ;
- une section d'appui, composée d'un groupe tireurs d'élite et d'un groupe mortiers de 60 mm ;
- un élément d'observation et de coordination des feux.

Le *Reconnaissance and Surveillance Squadron* des *Battlefield Surveillance Brigades*

Le *Reconnaissance and Surveillance Squadron* est un bataillon de cavalerie récemment créé au sein des *Battlefield Surveillance Brigades*, brigades spécialisées dans le recueil du renseignement opératif travaillant au profit d'une division ou d'un *Corps* de rattachement. Ce type de bataillon, à l'instar du bataillon de reconnaissance de l'*IBCT*, combine les capacités de manœuvre des escadrons de reconnaissance de la cavalerie avec les capacités spéciales d'insertion et d'observation longue durée d'une compagnie de recherche dans la profondeur.

En tant qu'unique unité de manœuvre de la brigade de surveillance du champ de bataille, ce bataillon de reconnaissance constitue l'unité utilisée par la division pour conduire ses opérations de reconnaissance ou de surveillance dans la profondeur.

Le *Reconnaissance and Surveillance Squadron* est composé de :
- un escadron de commandement (*Headquarters & Headquarters Troop*) ;
- deux escadrons de reconnaissance (*Reconnaissance Troops*) ;
- une compagnie de recherche dans la profondeur (*Long Range Surveillance Company*).

Chaque escadron d'éclairage et d'investigation est composé de :
- un peloton de commandement et de logistique ;
- deux pelotons de *cavalry scouts*, chacun composé de six *HMMWV* à trois hommes ;
- un élément d'observation et de coordination des feux.

La compagnie de recherche dans la profondeur est composée de :
- une section de commandement et de logistique ;
- une section de transmissions, composée d'un groupe de commandement et de quatre équipes relais de transmissions ;
- une section de recherche dans la profondeur spécialisée dans l'infiltration nautique (plongeurs, zodiacs…) ;
- une section de recherche dans la profondeur spécialisée dans l'infiltration par les airs (chuteurs opérationnels…) ;
- une section de recherche dans la profondeur spécialisée dans l'infiltration en milieu difficile (désert, montagne…) ;
- un groupe d'appui, composé de deux binômes de tireurs d'élite.

Chaque section de recherche dans la profondeur est composée d'un groupe de commandement et de cinq équipes de recherche, chacune composée de six équipiers.

Enseignements tirés des échanges avec deux unités de reconnaissance américaines

Quelques enseignements ont été tirés de l'observation à l'entraînement du 2e escadron du *4-2nd Reconnaissance Squadron* et en opération de la *Long Range Surveillance Company* du *1-38th Reconnaissance Squadron*.

Capacité d'observation

Les unités de reconnaissance américaines disposent toutes de capacités avancées d'observation grâce au *Long Range Advanced Scout Surveillance System*, ou *LRAS3*, un système multi-senseur permettant de détecter, reconnaître, identifier et géolocaliser des cibles à longue portée, de jour et de nuit, et de transmettre en direct une recopie vidéo de l'observation et des informations sur le réseau de transmissions de données. Ce système équipe tous les véhicules de reconnaissance *HMMWV* et *STRYKER* et peut également être employé sur trépied pour les missions débarquées. Un véhicule peut être détecté à 15 km et les versions équipant les éléments d'observation et de coordination des feux sont dotées d'un laser permettant la désignation d'objectifs jusqu'à 10 km.

Capacité drone

Les escadrons de reconnaissance disposent tous d'un appui 3D renseignement assuré par leurs drones. Ces derniers apportent de nouvelles capacités aux unités, notamment dans les domaines de la reconnaissance, de la surveillance et de l'acquisition des cibles. Les drones augmentent les capacités des unités en leur permettant d'observer en temps réel au-delà de l'horizon, de localiser des ennemis et de déterminer leur nature, leur volume et leur attitude sans dévoiler le dispositif ami et sans mettre en péril des vies humaines. Le drone *RQ-11 RAVEN* est le principal drone utilisé par les unités de reconnaissance américaines. C'est un système transportable par une seule personne, lancé à la main après seulement quelques minutes de préparation, à partir de n'importe quel terrain, sans équipement particulier. Le drone peut voler en autonomie selon un plan de vol programmé, ou être commandé par un opérateur au sol, statique ou en mouvement. Son rayon

d'action est d'environ 10 km, son endurance maximale est de 90 minutes et son altitude de vol est comprise entre 50 et 300 m. Il dispose de senseurs infrarouges lui permettant de voler de nuit. Plusieurs drones de ce modèle équipent chaque escadron de reconnaissance.

Capacité d'appuis feux
Tous les escadrons de reconnaissance disposent d'un élément d'observation et de coordination des feux rattaché organiquement. Les mortiers rattachés aux escadrons de reconnaissance des *BCT* leur permettent d'appliquer une partie de leurs appuis feux de manière autonome, voire de procéder à la destruction de cibles d'opportunité.
Cette organisation interarmes permanente permet au commandant d'unité de disposer de ses renforts toute l'année et de pérenniser les entraînements avec eux.

Capacité au combat de nuit
Les troupes américaines ont prouvé qu'elles étaient particulièrement aptes au combat de nuit. Leurs équipements à la technologie avancée leur confèrent un véritable avantage dans ce domaine. Tous les membres des unités de reconnaissance sont équipés de lunettes de vision nocturne. Une grande partie d'entre eux est équipée de moyens de vision thermique. Toutes les armes collectives sont équipées d'une lunette thermique.
Les soldats américains s'entraînent régulièrement aux opérations de nuit, et celles-ci sont menées avec la même efficacité que s'il s'agissait d'opérations diurnes. Ainsi, faire déboucher le bataillon entier à minuit, lors d'un entraînement en terrain libre, ne pose aucune difficulté.

Capacité de localisation
Bien que le soldat américain moyen semble incapable de se servir d'une boussole, la technologie embarquée à bord des *STRYKER*, qu'il s'agisse de l'aide à la navigation dont dispose le pilote ou du système de cartographie *Blue Force Tracking* utilisé par le chef d'engin, permet à l'ensemble des éléments de connaître leur localisation en permanence ainsi que celle de tous les autres « amis » intégrés à la manœuvre. Le chef dispose ainsi, en permanence, d'une vision claire de la position de chacun de ses subordonnés ainsi que de celle de ses voisins. Les Américains profitent de cet avantage pour coordonner leur manœuvre efficacement jusqu'aux plus bas échelons et n'hésitent pas à emprunter les itinéraires les plus « reculés » avec leurs véhicules, malgré le gabarit imposant de ces derniers.

Capacité de franchissement
La compagnie *LRS* dispose de moyens nautiques, de matériel d'escalade et d'une multitude d'autres équipements lui permettant de remplir ses missions dans toutes les conditions. Elle dispose par exemple de quads, qu'elle utilise pour mener sans difficulté des patrouilles de reconnaissance sur des itinéraires difficilement accessibles aux VBL de l'EEI.

Contacts avec la population
Les « *scouts* » américains ne vont pas au contact de la population. Ils mènent leurs missions comme des missions de recherche du renseignement sans contact : c'est par la surveillance, l'observation en discrétion pendant de longues durées, qu'ils recueillent le renseignement, avant tout sur le terrain et sur les « contours » des objectifs. Ils laissent le contact avec les locaux aux spécialistes HUMINT.

Capacité HUMINT
Les escadrons de reconnaissance *SBCT* sont les seules unités dotées de capacités HUMINT organiques. Un groupe de 13 spécialistes du traitement de sources humaines renforce chaque escadron de reconnaissance *SBCT*. Ces spécialistes sont normalement répartis à raison de quatre spécialistes dans chacun des pelotons, avec le dernier restant auprès du commandant d'unité pour l'appuyer et assurer la gestion des équipes.

Hyper spécialisation du soldat américain
Les militaires du rang des unités de reconnaissance américaines sont compétents dans leur domaine d'expertise, mais sont incapables d'occuper un autre poste. Qu'il s'agisse d'armement, d'optique ou de matériel de transmission, le militaire du rang n'est formé qu'à l'utilisation de son matériel propre, et se retrouve dans l'incapacité d'utiliser les équipements de son camarade lorsqu'il s'agit de remplacer ce dernier quand il utilise un système différent.

Fonction *Cavalry Scout* des escadrons de reconnaissance
La *MOS 19D Cavalry Scout* (*Military Occupational Specialty* : équivalent de l'EIP français) englobe tous les éclaireurs « montés » des unités de cavalerie américaine, qu'il s'agisse d'escadrons de reconnaissance *HBCT, SBCT, IBCT* ou de *BfSB*, et qu'ils servent en *BRADLEY, STRYKER* ou *HMMWV*.

Le peloton, en passe de devenir le pion d'emploi minimal
Bien que la doctrine américaine prévoie qu'un véhicule de reconnaissance puisse être employé seul, les déploiements récents des unités de reconnaissance en opération extérieure tendent à limiter ce principe. En effet, le durcissement des conditions d'engagement et la baisse de l'autonomie donnée aux cadres chargés de commander ces petits éléments provoquent l'effet inverse : la taille du pion d'emploi le plus petit sur le terrain évolue à la hausse, et la notion de patrouille est doucement remplacée par la notion de peloton. Beaucoup de missions de niveau chef de patrouille sont désormais confiées au SOA voire au chef de peloton, pour palier le manque d'efficacité de certains échelons subordonnés, mais également pour assurer la sécurité de l'ensemble en déployant un volume plus important.

Retour progressif au « tout technologique »
La concentration des moyens de l'escadron de reconnaissance s'oppose à la notion de maillage du terrain : en regroupant ses éléments, l'escadron n'est plus en mesure d'observer à partir d'autant de positions qu'auparavant. Cette difficulté est surmontée grâce à l'emploi de caméras de surveillance mises en place sur des points d'observation et commandées à distance. Equipées de détecteurs de mouvement, les caméras peuvent être laissées en veille et ainsi fonctionner plusieurs jours. Ces caméras peuvent enregistrer leurs observations ou les transmettre en direct sur le réseau de transmission de données de l'unité.

Les échanges de l'EEI 7 avec les unités de reconnaissance des *4-2nd* et *1-38th RS* ont été particulièrement enrichissants, dans de multiples domaines. Ils ont notamment permis d'appréhender la notion de reconnaissance telle que pensée par l'*US Army*.
Il en ressort que la reconnaissance est essentiellement une mission de la cavalerie, principalement exécutée par les *Cavalry Scouts*. Les moyens et les méthodes divergent en fonction du type d'unité : les escadrons de reconnaissance des *Armored, Stryker* ou *Infantry Brigade Combat Teams* et *Battlefield Surveillance Brigades* ne sont pas organisés à l'identique, n'emploient pas les même matériels et obéissent à des concepts d'emploi différents. Ainsi, s'il est envisageable pour les escadrons de reconnaissance *ABCT* et *SBCT* de renseigner de manière offensive, éventuellement par le feu, en recherchant le contact, les escadrons de reconnaissance *IBCT* et *BfSB*, au contraire, considèrent la recherche du renseignement comme une opération devant être menée dans une discrétion absolue, afin de se prémunir des conséquences incertaines d'un contact. Dans le même esprit, ces concepts d'emploi différents ont une conséquence sur le volume des cavaliers dans les bataillons de reconnaissance : ils sont plus nombreux dans les *ABCT* et *SBCT* que dans les *IBCT* et *BfSB*.
En effet, si la reconnaissance est bien une mission de cavalerie, la recherche du renseignement est avant tout une mission interarmes. L'armée américaine s'organise en modules interarmes dès le niveau de l'unité élémentaire, grâce à l'adjonction systématique d'éléments de coordination et d'observation des feux et de mortiers. Dans le domaine de la recherche du renseignement, l'interarmes prend la forme d'une collaboration étroite entre escadron de reconnaissance, moyens

multi-capteurs et compagnie d'infanterie spéciale. Cette coopération entre unités de plusieurs types peut créer des difficultés : leurs manœuvres asynchrones liées à leurs modes d'action dissemblables rendent la coordination des opérations plus complexe. Les bataillons de reconnaissance américains, disposant de leurs unités toute l'année, sont en mesure de pérenniser les entraînements afin de faciliter la prise en compte des spécificités techniques et tactiques de tous les acteurs de la chaîne.

La dimension interarmes des unités de reconnaissance américaines, qui garantit leur autonomie et dont l'efficacité a été démontrée en opération, pourrait constituer une piste de réflexion dans le cadre de la réorganisation des régiments de cavalerie français.

Retour

Les dernières recrues du 4e régiment de dragons

Par le lieutenant Pierre-Allan Maurice

Le 1er août 2013 commençait, au sein du CFIM Sud de Carpiagne, la dernière formation générale initiale (FGI) du 4e régiment de dragons. En effet, ce jour-là, 43 jeunes de 17 à 25 ans signaient leur contrat d'engagement, marquant ainsi leur entrée dans l'armée de Terre et plus spécialement dans la cavalerie. Perception du paquetage, coupe de cheveux, découverte de la vie en collectivité et apprentissage des règlements militaires, la semaine d'incorporation fut riche en nouveautés et en surprises.

Après cette semaine d'adaptation, les jeunes engagés ont très vite commencé leur formation, encadrés à la fois par des militaires du 4e RD et par des membres permanents du centre de formation initiale des militaires du rang de la 7e brigade blindée, centre implanté sur le site de Carpiagne et adossé au régiment. L'enseignement dispensé répondait à deux objectifs : faire d'eux des militaires et leur apprendre les connaissances de base de tout soldat. Partagée ainsi entre savoir-être et savoir-faire, la formation fut aussi diversifiée qu'intense ; tirs et sorties terrain toutes les semaines, cours divers, tests réguliers. Les nouvelles recrues ont ainsi passé douze semaines marquantes, voire éprouvantes pour certains d'entre eux.

Deux temps forts ont ponctué cette période. Le premier fut la semaine passée en autonomie au camp des Garrigues : chaque engagé a pu y découvrir la vie en campagne sur une longue durée, le tir de grenades et le combat urbain, ou encore se perfectionner en combat PROTERRE lors de séances de drill que l'encadrement a voulu le plus réaliste possible. Le deuxième temps fort fut sans conteste le rallye final, où chacun dut restituer l'ensemble de ce qu'il avait appris, et ce en ambiance tactique et en état de fatigue.

A l'issue de cette période, et après avoir reçu leur képi, qui symbolise réellement leur entrée dans le métier des armes, les jeunes dragons ont quitté le CFIM pour rejoindre, après des permissions bien méritées, le 4e régiment de dragons.

Une fois au régiment, ils ont pu débuter en novembre leur formation de spécialité initiale (FSI), destinée à faire d'eux des cavaliers portés sur VBL (véhicule blindé léger). Pour l'encadrement, resté le même que celui de la FGI, le but était de perfectionner leurs connaissances militaires, leur apprendre à se servir d'armements collectifs tels que les mitrailleuses de 7,62 et 12,7 mm, et leur enseigner les bases du combat embarqué en leur faisant découvrir et s'approprier le VBL.

Les quatre premières semaines se sont ainsi déroulées sur le camp de Carpiagne, les jeunes engagés enchaînant les sorties terrain, les exercices de combat et le démontage/remontage des mitrailleuses, légèrement plus complexes que le FAMAS. Un tir à la 12,7 mm, réalisé à Toulon aux cotés des fusillés marins, a marqué cette partie de la formation et donné le ton à une FSI hors normes, comme chacun a pu le vérifier par la suite. Effectivement, les deux dernières semaines, consacrées aux différentes restitutions, ont eu pour cadre le camp de Lehnin en Allemagne, situé juste au sud de Berlin. Partis avec le 1er escadron, les stagiaires ont ainsi bénéficié

d'infrastructures exceptionnelles, d'ordinaire réservées aux forces spéciales allemandes. Outre le tir grenade et le tir explosif, ils ont enchaîné les pistes d'audace, les parcours de tir et les journées de combat dans un climat plus hostile que celui de Carpiagne.

Un week-end de quartier libre à Berlin leur a aussi été accordé, permettant ainsi à tous de souffler avant de reprendre le train en direction de la France et de poursuivre avec un nouveau rallye, destiné à contrôler leurs connaissances. Ce n'est qu'après toutes ces étapes qu'ils ont alors reçu la fourragère du 4e régiment de dragons, faisant d'eux des dragons professionnels.

Retour